

LE PLUS GRAND
HEBDOMADAIRE
DES FAITS DIVERS

8^e Année — N° 350

1 fr. 50

Le jeudi 16 PAGES
11 Juillet 1935

DIRECTEUR :
Marius LARIQUE

DETECTIVE

LE SECRET DES RUINES

Marthe Sol s'est-elle — comme le croient les enquêteurs — involontairement tuée en incendiant volontairement son "castel" du Vésinet ?

(Lire, page 6, l'enquête de notre collaborateur Luc Dornain.)



46514
Depuis quelque temps, les journaux italiens ont émis des doutes sur la mort de M. Thomas Edward Shaw, plus connu sous le nom de colonel Lawrence ou mieux encore, sous le titre de Lawrence d'Arabie.

Tout récemment, ils ont signalé sa présence dans le Somali italien, et sur les frontières d'Abyssinie. Présence révélée par des photographies ou des rencontres personnelles? Non. Mais le colonel Lawrence avait une « manière de travailler » qui lui était propre, et les journaux italiens prétendent que, dans certains incidents et accidents récents, on retrouve cette « manière » spéciale, personnelle, qui, mieux que n'importe quelle impression digitale, donne le signalement de l'homme.

L'Octobre est allé jusqu'à affirmer que le colonel Lawrence avait quitté Port-Soudan et se dirigeait vers Addis-Abéba, et il en conclut que la cérémonie funèbre qui s'est déroulée le 21 mai, à Moreton, dans le Dorset, n'a été qu'une mise en scène ridicule et macabre, organisée par le Secret Service, avec le consentement de la famille de Lawrence.

D'autres ont émis le même doute sur la mort du « prince non couronné d'Arabie ». Henri de Monfreid, qui a connu personnellement le colonel Lawrence, alors que celui-ci opérait sur les côtes de la mer Rouge, dans l'article élogieux qu'il a consacré au super-agent de l'Intelligence Secret Service, n'a pu s'empêcher de garder une réserve prudente.

Devant ces rumeurs, la réaction a été pour ainsi dire nulle en Angleterre, et le mystère qui a entouré l'accident de motocyclette à la suite duquel le colonel Lawrence serait mort, continue de planer.

Les résultats de l'enquête que vient de faire sur les lieux notre collaborateur ne permettent pas de dissiper les doutes.

WOOL (Dorset). De notre envoyé spécial.

Dans la suite, j'ai eu l'impression de m'enfoncer dans une atmosphère lourde de mystère. Le ciel était cependant merveilleusement bleu; la campagne boisée, chauffée par un soleil triomphant, était bien calme et reposante; la brise, qu'envoyait la mer proche, bien douce et caressante.

Il m'a suffi de prononcer le nom de Lawrence pour voir tous les visages se rembrunir. J'ai eu très vite l'explication de cette atti-

LE FANTÔME DU COLONEL LAWRENCE

Le colonel Lawrence s'était retiré dans un discret petit cottage de Clouds Hill, véritable nid d'oiseau de proie.



Les obsèques qui eurent lieu dans la petite église de Moreton ne furent-elles qu'une macabre et odieuse mise en scène ?

tude presque hostile. Pensez donc ! Les populations de Wool, de Bovington et de Moreton, ces trois petits villages du Dorset, entre Bournemouth et Weymouth, qui forment le cadre au mystère inquiétant, qui fait se creuser bien des fronts dans les bureaux des services d'espionnage d'Europe, du Proche-Orient, des Indes et du Nord de l'Afrique, dépendent, presque uniquement pour vivre, du camp de Bovington, dépôt de tanks, auquel, sous le nom de Shaw, simple soldat, le colonel Lawrence avait appartenu avant d'entrer dans la Royal Air Force, qu'il avait d'ailleurs quittée officiellement, il y a quelques mois, pour redevenir tout simplement M. T.-E. Shaw.

A la petite gare de Wool, où nous étions deux voyageurs à descendre, avaient débarqué, le 21 mai, plusieurs anciens ministres, des lords, des ladies, des ducs, des comtes, des généraux et des officiers, et le chargé d'affaires de la Légation d'Iraq lui-même, spécialement invités pour former le cortège funèbre qui suivit la bière, nue et sans nom, jusqu'au petit champ de repos, au bord de la route de Moreton.

— Croyez-vous, me dit sur un ton presque

révolté le taximan qui me conduisit, que tous ces grands messieurs et ces belles dames se seraient dérangés pour suivre le corps d'un inconnu?... Ce serait inimaginable !... On a beau dire, le colonel Lawrence — on ne l'appelle qu'ainsi — est bien mort et enterré.

— Vous le connaissiez ?
— Tout le monde, ici, le connaissait ! Que de fois je l'ai conduit de la gare à son petit cottage de Clouds Hill !... Pour nous, le colonel n'était pas un mystère. C'était un homme simple, mais discret. Il ne parlait jamais de ses aventures, passait son temps, lorsqu'il n'était pas à courir les routes sur sa puissante motocyclette, entre le camp, qu'il visitait presque chaque jour, et sa petite maison où il passait des heures et des heures à bavarder en compagnie de son voisin et ami Pat Knowles.

— Avez-vous vu le cadavre du colonel avant l'enterrement ?
— Personne ne l'a vu, pas même le menuisier qui a fait le cercueil... Mais cela ne signifie pas que le colonel Lawrence n'est pas mort.

Allons toujours !
Sous le gai soleil de midi, le lundi 13 mai, deux gosses en bicyclettes roulaient joyeusement sur la route qui va du camp de Bovington à Moreton. Ils n'étaient pas pressés. Ils flânaient, jouaient, riaient, zigzaguaient, chantaient, comme deux cigales insouciantes. Ils étaient arrivés à Clouds Hill, là où la route, entre des champs nus, tire sa ligne droite sur plus d'un kilomètre.

Il n'y a rien à l'horizon. Pas une automobile, pas un homme, pas un chat. Tout au loin, on aperçoit, dans un vallonnet, des buissons de rhododendrons fleuris et les hauts arbres derrière lesquels se cache le petit cottage du colonel Lawrence.

Derrière eux, ils entendent le bruit fracassant d'une motocyclette. Fait banal, qui n'attire pas autrement leur attention. Ils se garent vers la gauche, l'un derrière l'autre, attendant de voir passer le bolide.

Pas même une minute plus tard, trois corps sont étendus sur la route.

Ce fut rapide, comme un épisode de film. Tel est le drame de Clouds Hill.

Mais laissons. la parole aux acteurs, puis-



Les journaux italiens ont émis des doutes sur la mort du fameux colonel Lawrence, plus connu sous le titre de « Prince non couronné d'Arabie ». Le super-espion opérerait, selon eux, sur les frontières d'Abyssinie.

LE COLONEL LAWRENCE

que, maintenant, ils sont autorisés à parler. Le premier des deux gosses, celui qui fut blessé légèrement, Albert Haergreaves, est un gamin entre treize et quatorze ans, à la figure ronde, pleine, souriante. Il ne porte aucune trace de blessures et ne se ressent nullement de la secousse qu'il a reçue. Je parvins à l'emmener à l'écart, car nous sommes de suite très entourés par les gens du village, et je sens parfaitement qu'il se contredira s'il y a des témoins de notre entretien. Pendant plusieurs jours, n'a-t-il pas été tenu au secret, retenu inutilement à l'hôpital militaire de Bovington, simplement pour le soustraire à la curiosité des journalistes ?

« Nous étions, mon camarade Fletcher et moi, seuls sur la route. Nous flânions, roulant très lentement. Fletcher conduisait, à quelques pieds devant moi. J'entendis une motocyclette arriver à une vive allure derrière moi et je me rangeai aussitôt vers le bord de la route. Le bruit de la moto se rapprocha rapidement... Puis, je ne me rappelle plus de rien, absolument rien. Je me retrouvai dans un lit, à l'hôpital. »

L'autre, un gamin de quatorze ans, Frank Fletcher, en sait plus long :

« J'accompagnai mon ami Bert, qui était en courses pour son patron, le boucher. Depuis une dizaine de minutes, nous ne parlions plus. Bert roulait derrière moi... J'entendis le bruit d'un moteur et, aussitôt, je fus projeté à terre, le vélo de Bert heurtant le mien... Immédiatement, je me relevai, et je vis, sur le côté droit de la route, à dix mètres de moi, le conducteur de la motocyclette passant pardessus son guidon et retombant de tout son long sur la chaussée... Ce fut la vision d'une seconde. Je me retournai... Bert était étendu et ne bougeait pas. J'allai à lui, ramassant trois pennies qui étaient tombées de sa poche... Je lui parlai, mais il ne me répondit pas. Il sem-

blait dormir... Plus loin, l'homme non plus ne bougeait pas. Il avait la figure couverte de sang... J'eus peur.

« A ce moment, un soldat arriva, qui me demanda d'aller chercher du secours au camp. Mais, presque aussitôt arriva un camion militaire, qui emporta le blessé et Bert.

— On a parlé d'une automobile noire qui vous aurait croisé quelques instants auparavant.

— Non. Il n'y avait pas d'automobile. Il n'y avait personne sur la route... Tout se passa tellement rapidement ! »

Voilà tout ce que l'on connaît sur les circonstances de l'accident.

Et c'est là que commence le mystère.

Il s'approfondira encore pendant les cent quarante-deux heures qui s'écouleront entre l'entrée du blessé à l'hôpital militaire de Bovington et le moment où il fut annoncé que le colonel Lawrence venait de mourir, sans avoir repris connaissance.

Mais l'accident lui-même est mystérieux, troublant. Il est plein d'in vraisemblances et de choses incompréhensibles.

On a dit que le colonel Lawrence avait l'habitude de rouler toujours à une allure vertigineuse. Du cent à l'heure ! A cette vitesse, nul doute que les deux gosses eussent été écrabouillés et que leurs vélos eussent été complè-

tement détruits. Mais à peine le gosse Fletcher fut-il poussé en avant par le choc de la bicyclette de son camarade, accrochée par la moto. Il fut simplement désarçonné, si je puis parler ainsi. Haergreaves lui-même n'a pas été blessé grièvement.

Il faut donc en conclure que le motocycliste avait réduit considérablement sa vitesse en approchant des gamins. A l'enquête du coroner, le frère de Lawrence est venu d'ailleurs déclarer que, passé quatre-vingts kilomètres à l'heure, le moteur de la machine du colonel Lawrence était absolument silencieuse. J'ai vu la bicyclette de Haergreaves. La roue arrière est démantelée. J'ai vu aussi la moto coupable. A peine porte-t-elle une éraflure au réservoir d'essence !

De bien petits dégâts, qui autorisent d'affirmer que le motocycliste n'allait pas à l'allure habituelle du colonel.

A peine entre les mains des autorités militaires, il fut impossible d'approcher du blessé

civil, si c'est bien le colonel Lawrence, car celui-ci n'avait plus aucune attache, officiellement, avec l'armée. On le plaça dans une petite salle, en dehors de l'hôpital, dans un baraquement. Une garde sévère fut montée, jour et nuit, devant la porte. Seul, son frère put pénétrer à l'intérieur. De strictes mesures furent prises pour que la nouvelle de l'accident ne s'ébruitât pas.

Survenu à midi, ce n'est que vers la soirée que les gens du village de Bovington en ont vent. Curieux, ils s'approchent du camp, mais sont dispersés par la police. Défense formelle est faite aux soldats de parler de l'accident et surtout de prononcer le nom de Lawrence. La ligne téléphonique est surveillée, contrôlée. Que redoute-t-on ? Pourquoi tout ce secret, ce mystère, fait autour d'un accident banal ? Il est maintenant des gens, dans les villages de Wool, Bovington et Moreton, qui se demandent avec une certaine raison pourquoi les autorités militaires ont eu tant de répugnance à lâcher le nom de Lawrence. Et l'on jase !

Il est bien vrai que l'on a fait venir de Londres de grands docteurs, des chirurgiens du roi. Tout cela n'explique pas les réticences des chefs du camp, ni le maintien au secret du jeune Haergreaves, que ses parents eux-mêmes ne purent voir avant plusieurs jours, bien qu'il fût capable de rentrer chez lui. Cela n'explique pas pourquoi personne n'a été admis à voir le cadavre.

— Il était méconnaissable, répond-on. Il avait le crâne fracassé.

Et pourquoi la reconstitution de l'accident s'est-elle faite par des militaires, sans témoins, la route barrée par la police ?

Trop de mystères, vraiment !

Un habitant du village me dit :

— Il y a un seul homme qui peut vous donner des éclaircissements. C'est Pat Knowles, l'ami du colonel Lawrence. Allez-le voir, si vous pouvez.

Et comme il aperçoit ma camera, il ajoute :

— Mais je ne vous conseille pas d'approcher du cottage avec cela.

Je dus employer des ruses, me faufiler dans les buissons de rhododendrons épais qui couvrent les flancs du petit cirque au fond duquel se cache, comme un nid d'oiseau de proie, le petit cottage de Clouds Hill, pour prendre une vue de celui-ci.

Pat Knowles a été le dernier ami du colonel. On l'a désigné comme son brosseur. Mais ce n'est pas vrai. Son confident surtout.

Une figure rude, énergique. Il s'est fait le cerbère intraitable de la petite maison de Lawrence. Il défend avec une énergie brutale l'entrée du cottage, invisible de la route, qui doit renfermer tant de secrets ! On le dirait peureux de voir surprendre les mystères de cette retraite, comme si, dans l'air des petites chambres à peine meublées, volaient encore des ondes révélatrices des entretiens mystérieux et des pensées de l'homme qui, mort ou vivant, n'y est plus rentré depuis l'accident.

Ma visite à Pat Knowles fut une mise à la porte avant la lettre. Cet homme reste insoufflant, et son mutisme ajoute encore au mystère de cette affaire.

Son désir avait toujours été d'avoir des funérailles simples. Elles ne manquèrent cependant pas de grandeur imposante. Mais était-ce également le désir du colonel Lawrence de n'avoir pas de généraux ni d'officiers en uniformes aux obsèques ?

On peut comprendre que cet homme qui divisa un empire, créa des rois, apporta à l'Angleterre une nouvelle puissance de domination, eut le dédain des honneurs posthumes, et qu'à une prétentieuse sépulture dans l'abbaye de Westminster — comme le proposa Bernard Shaw — il préférât la tombe des pauvres, dans un petit cimetière qui n'est qu'un champ. Mais ce mépris allait-il bien jusqu'à ne vouloir aucun nom sur sa tombe, aucun nom, ni même aucun numéro sur son cercueil ?

Comme je posais la question et demandais si les règlements n'exigeaient pas une indication quelconque sur le cercueil, si simple fût-il, il me fut répondu :

— Tout ce que je puis dire, c'est qu'il est là, sous cette terre. Combien de temps y restera-t-il ? Je ne sais...

Réponse bien énigmatique !

Le mystère qui entoura la vie du colonel Lawrence se répand plus profond encore, autour de sa mort.

Est-il mort ? Les funérailles dans la paisible et douce petite église de Moreton, que parfument les roses qui l'entourent, ont-elles été, comme le prétendent nos confrères italiens, simplement une macabre et odieuse mise en scène, afin de permettre au super-espion que fut le colonel Lawrence de disparaître pour remplir quelque nouvelle mission secrète ?

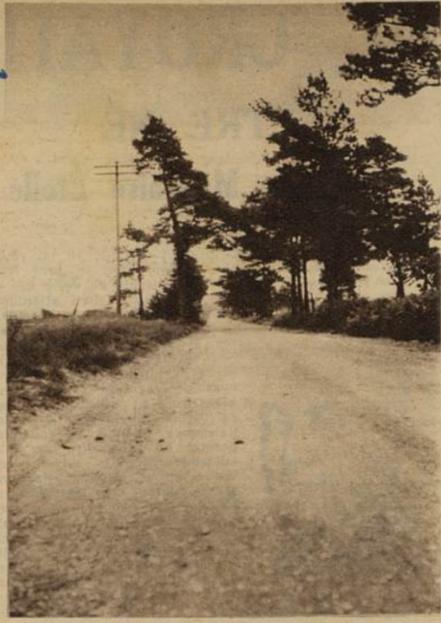
C'est là le secret du Secret Service.

C'est le sort de tels hommes de rester mystérieux, et même, morts, de faire fermenter les imaginations.

Comme je repassais devant le petit cottage de Clouds Hill, un peu de fumée s'élevait dans le ciel pur. Et je pensai :

Cette fois, y aurait-il de la fumée, sans feu ?

John BERBY.



C'est sur la route de Borington à Moreton que se produisit le mystérieux accident.



La moto qui désarçonna les deux cyclistes ne portait qu'une éraflure au réservoir.



Dans un petit cimetière, une tombe de pauvre qui ne porte ni nom, ni épitaphe.



La bicyclette de l'un des gosses a eu sa roue arrière démantelée.



Une garde sévère entoura jour et nuit l'hôpital. Personne ne fut admis à approcher le blessé. Personne ne put approcher le cadavre!



Albert Haergreaves et son camarade Frank Fletcher qui furent renversés par la motocyclette, ont été plusieurs jours tenus au secret.

IL CROYAIT ÊTRE NÉ sous une Mauvaise Étoile

Mais le professeur OX lui vint en aide en lui révélant un avenir favorable. Aussi bien le prof. OX vous révélera les plus intimes secrets de votre vie et vous guidera vers le but que vous désirez atteindre.

Un Simple Conseil du Prof OX vous aidera à vous faire Désirer et Aimer de l'Être Cher. Ses révélations sur votre avenir et celui des personnes qui vous intéressent, seront troublantes ; la précision de ses calculs depuis la date de votre naissance jusqu'à ce jour lui permet de vous dire ce qu'il adviendra de vos affaires, de vos relations, de vos affections et de votre vie tout entière. Cette étude vous sera envoyée **Gratuitement** par le prof. OX lui-même. Écrivez vos nom, prénoms, (M^r, M^{me} ou M^{lle}) date de naissance et adresse. Joignez, si vous le pouvez, 2 fr. en timbres-poste pour tous frais, Professeur OX, Service 257-P, 1, avenue Pilaudo, ASNIERES (Seine).

Prof. OX dont on dit tant de bien

MALADIES URINAIRES et des FEMMES

Résultats remarquables, rapides, par traitement nouveau. Facile et discret. (1 à 3 applications). Prostate. Impuissance. Rétrécissement. Blennorrhagie. Filaments. Métrite. Pertes. Règles douloureuses. Syphilis. Le Dr consulte et répond discrètement lui-même sans attente. INST. BIOLOGIQUE, 59, RUE BOURSALTY, PARIS-17^e.

SAGE-FEMME 1^{re} cl. Discr. absolue 92, r. St-Lazare, Paris.

MAUX D'ESTOMAC

Soulagée après 8 ans de souffrances

« Ceux qui souffrent de troubles gastriques, quels qu'ils soient, feront bien d'essayer de suite la merveilleuse Poudre Macléan pour l'estomac ». Ceci est le conseil que leur donne Mme T... de Roubaix, qui nous écrit qu'elle souffrait depuis 8 ans de l'estomac. Elle ne pouvait presque plus manger et rendait même le peu de nourriture qu'elle absorbait. Depuis 3 mois qu'elle prend de la Poudre Macléan, elle a constaté une augmentation de son poids et une grande amélioration de son état. Elle déclare qu'elle va continuer le traitement et qu'elle le recommande à tous ceux qui souffrent de l'estomac.

La Poudre Macléan pour l'estomac, qui est connue des médecins du monde entier, se trouve chez n'importe quel pharmacien, mais exigez que le flacon porte bien la signature Alex-C-Macléan

UN FONCTIONNAIRE SATISFAIT

Monsieur André, employé à l'Administration des Douanes, se félicite d'avoir usé de la recette suivante que tout le monde peut préparer facilement chez soi et grâce à laquelle ses cheveux ont retrouvé leur couleur naturelle alors qu'ils étaient complètement blancs :

« Dans un flacon de 250 gr., versez 30 gr. d'eau de Cologne (3 cuillères à soupe), 7 gr. de glycérine (1 cuillère à café), le contenu d'une boîte de Lexol et remplissez avec de l'eau ».

Les produits servant à la confection de cette lotion, qui fonce les cheveux gris ou décolorés et les rend souples et brillants, peuvent être achetés dans toutes les pharmacies, rayons de parfumerie et salon de coiffure, à un prix minime. Appliquer le mélange sur les cheveux deux fois par semaine jusqu'à ce que la nuance désirée soit obtenue. Il ne colore pas le cuir chevelu, il n'est ni gras ni poisseux et reste indéfiniment. Ce moyen rajeunira de beaucoup toute personne ayant des cheveux gris.

POUR TOUS

La réforme du bagne

Les déclarations que M. Louis Rollin, ministre des Colonies, a faites récemment à notre confrère Emile Condroyer, du Journal, sur la réforme du bagne, ont un exceptionnel intérêt.

Dans la lignée des grands parlementaires, M. Louis Rollin s'inscrit à l'un des premiers rangs, la ténacité et le courage qui ont ca-



M. Louis Rollin, ministre des Colonies, a déposé son projet de réforme du bagne.

caractérisé ses multiples interventions, ses campagnes toujours empreintes d'humanité — non de faiblesse stupide — l'ont signalé depuis longtemps à l'attention. Qui ne se souvient de la part qu'il a prise au sauvetage de l'enfance malheureuse, de son initiative lucide pour aider au relèvement des hommes qu'une première défaillance ne devait pas abattre définitivement ; M. Rollin a fait voter cette loi bienfaisante qui a supprimé l'inscription au casier judiciaire d'une condamnation prononcée avec sursis, permettant ainsi à des êtres jugés par le tribunal dignes de pitié de trouver du travail.

Ce bilan de nobles actions s'accroît aujourd'hui d'un nouvel apport.

Un projet de réforme du bagne a été soumis par le ministre des Colonies à l'avis du garde des Sceaux. De multiples questions y sont traitées. Celle qui nous intéresse plus particulièrement concerne le *doublage*.

« *Etrange institution que celle du doublage, déclare M. Louis Rollin. Tout condamné à moins de huit ans de travaux forcés doit, après sa libération, habiter un temps égal la colonie. Tout condamné à plus de huit ans doit y résider à perpétuité. Je vois là un excès. Car*

c'est une liberté dérisoire que celle du libéré qui, ayant accompli la peine infligée par le jury, se voit contraint de vivre encore là-bas sans ressources, sans logis, entouré de la méfiance publique. N'est-ce point, en vérité, le condamner à revenir à ses premiers errements ? »

M. Louis Rollin a voulu apporter un allègement immédiat à la situation des libérés en période de « doublage ». Il a modifié la composition du comité de patronage qui existait déjà à la Guyane, mais qui était constitué uniquement par des fonctionnaires de l'administration pénitentiaire.

Sans adresser une critique générale à tout un corps administratif, on peut convenir que la méthode de composition du comité n'était pas particulièrement heureuse.

Le comité de patronage comptera désormais des représentants du clergé catholique de la Guyane, de l'Armée du Salut et des membres laïques : ce sont eux qui protégeront moralement et matériellement les libérés, qui leur viendront en aide, qui leur permettront de se refaire une vie.

Les ressources de cet organisme seront alimentées par le pécule, car M. Rollin a fait cette constatation effarante que les libérés ne touchaient que le quart du pécule amassé pendant qu'ils exécutaient leur peine. Les trois autres quart restaient dans la caisse de l'administration !

Que sont devenus ces pécules ? Une enquête est actuellement en cours.

Pour le doublage, avant d'arriver à sa suppression définitive, le ministre des Colonies pense qu'il pourrait être réduit : la durée en serait ramenée à la moitié de celle de la peine principale, sans pouvoir, en aucun cas, excéder dix ans.

Enfin et c'est là un des points les plus intéressants du projet de réforme, il faudrait établir une discrimination entre les condamnés d'après la nature de leur faute, ne pas assimiler l'immonde assassin avec le meurtrier qui a été le jouet d'une fatalité, d'événements dramatiques, instantanés, inattendus.

Cette discrimination s'impose ; elle est la condition même du relèvement des hommes qui gardent encore en eux — pour reprendre l'expression de M. Louis Rollin — « des forces saines de rachat ».

La mise en page de ce numéro est de Pierre LAGARRIGUE.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus. En aucun cas, l'Administration ne peut être tenue pour responsable de leur perte.



10 FRANCS

ET C'EST TOUT!

POUR CONNAITRE VOS Chances ET LES EXPLOITER

Cette table millénaire est le fruit des immenses travaux du célèbre brahmane Vindhya. Elle renferme des trésors inestimables. La science de la chiromancie vous y est entièrement révélée. Grâce à elle vous serez vous-même, et en peu de temps, apte à lire, dans les lignes de votre main, l'avenir qui vous est réservé.

En outre, dans l'autre partie du volume, vous trouverez votre horoscope personnel et détaillé : vos déboires futurs, vos succès, vos chances à la loterie, en affaires, amour et mariage, santé.

Vous ne pouvez pas hésiter devant la modicité de la somme à engager. Une simple pièce de dix francs et vous recevrez en une seule fois tout ce que vous pouvez demander et espérer. Aucune surprise à craindre. Aucune nouvelle demande d'argent à redouter.

Il vous faut cette table.

Ainsi armé, vous pourrez affronter victorieusement les luttes de la vie, en connaissant à l'avance les époques bonnes ou mauvaises que vous aurez à traverser.

En un mot, grâce au Brahmane Vindhya vous décuplerez à l'infini les possibilités de votre bonheur.

BON A DÉCOUPER

et à adresser : Horoscope Vindhya (service DT.), 9, rue Honoré-Chevalier, Paris.

Nom

Adresse

Veillez m'envoyer à l'adresse ci-dessus la Table Horoscopique complète du Brahmane Vindhya. Ci-inclus la somme de dix francs, qui me donne droit sans restrictions et sans nouvelle demande de fonds à tout ce que vous indiquez dans cette annonce.

10 FR

SIPAC

Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane



100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements. Demandez de suite notre catalogue français gratuit.

MEINEL & HEROLD, Markhausen 509 (Tch.-Slov.)

AUX FUMEURS

Vous pouvez vaincre l'habitude de fumer en trois jours, améliorer votre santé et prolonger votre vie. Plus de troubles d'estomac, plus de mauvaise haleine, plus de faiblesse du cœur. Recouvrez votre vigueur, calmez vos nerfs, éclaircissez votre vue et développez votre force mentale. Que vous fumiez la cigarette, le cigare, la pipe ou que vous pressiez, demandez mon livre, si intéressant pour tous les fumeurs. Il vaut son pesant d'or. Envoi gratuit.

Remède WOODS, 10, Archer Street (219 TAE), Londres W1

Les élections au Palais

M^r de Moro-Giafferri a échoué au bâtonnat. Ce fut pour l'éminent avocat une cruelle déception. Il avait la certitude de triompher. Il a accueilli son échec, d'abord avec amertume, puis avec philosophie.

Avant les élections, il était extraordinairement nerveux et agité ; il est maintenant serein.

Un barrage systématique lui a été opposé. Le « Vieux Palais » ne voulait pas de lui. Toute une partie du « moyen Palais », notamment les anciens combattants et une fraction du jeune barreau ont appuyé vigoureusement M^r Etienne Carpentier.

Le talent deviendrait-il un handicap pour le bâtonnat ?

Ce n'est pas que le futur bâtonnier, M^r Etienne Carpentier, soit un choix malheureux.

M^r Etienne Carpentier ne compte que des amis. C'est un homme d'une loyauté grande, qui apportera dans l'exercice de ses hautes fonctions un scrupule toujours en éveil !

Mais il n'est pas douteux que sa personnalité ne saurait être mise en parallèle avec celle de Moro.

Moro eût illustré le bâtonnat d'un éclat incomparable. On a craint peut-être, avec ou sans jeu de mots, trop d'éclat.

L'incident le plus curieux de cette lutte pour le bâtonnat fut la candidature *in extremis* de M^r Baudelot.

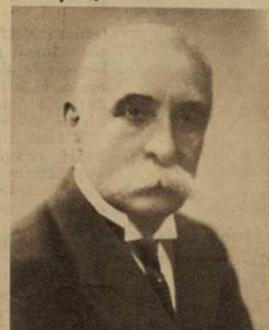
Alors que trois tours de scrutin n'avaient donné aucun résultat, brusquement



M^r de Moro-Giafferri a été barré systématiquement.



C'est M^r Etienne Carpentier qui fut élu bâtonnier.



M. Baudelot entra en lice « in extrémis ».

sur le coup de trois heures de l'après-midi, le bruit se répandit dans les couloirs que M^r Baudelot entrait en lice.

M^r Baudelot est un des premiers « civilistes » du barreau. Il fut jadis contre M^r Léouzon le Duc, candidat malheureux. On lui reprochait d'avoir mauvais caractère ; on ne pouvait lui reprocher d'avoir du caractère.

Mais sa candidature tardive, posée au moment où M^r Etienne Carpentier allait atteindre la majorité absolue (il lui avait manqué deux voix) fut jugée sévèrement.

La grâce de Stoner

Dès la condamnation à mort de George Percy Stoner, l'assassin du mari de Mrs Rattenbury, une énergique campagne fut entreprise afin de sauver de la potence ce jeune homme de 18 ans qui avait fait preuve au cours de son procès d'une discrétion vraiment héroïque...

Ce ne fut qu'après le suicide de sa maîtresse que Stoner, qui avait fait appel, déclara qu'il était prêt à révéler les détails du drame.

Mais de telles révélations tardives ne sont pas tolérées par la jurisprudence britannique. L'appel de Stoner fut donc repoussé et il n'avait plus qu'à compter sur la clémence royale ; celle-ci était d'ailleurs sollicitée par une requête collective revêtue de milliers de signatures, et par le ministre de l'Intérieur, Sir John Simon, qui fit de pressantes démarches.

La grâce de Stoner fut accordée et sa peine commuée en 20 ans de prison.

NOTRE CONCOURS

DES

VACANCES

A compter du 25 Juillet jusqu'au 12 Septembre, DÉTECTIVE publiera chaque semaine le récit d'un fait-divers qui se sera déroulé

au cours des sept jours précédents dans une des régions de la France où le public a coutume de se rendre en vacances.

En lisant ce fait-divers avec attention, sans effort particulier, uniquement par l'intérêt que vous prenez aux événements qui se produisent dans votre pays

VOUS POURREZ DEVENIR MILLIONNAIRES

Lire la semaine prochaine le règlement complet de ce concours très simple et passionnant

A LA PORTÉE DE TOUS

ainsi que la liste des

PRIX IMPORTANTS

dont il est doté

VOILA CENT ANS

L'enfant aux deux pères

Le comte de X... mourut au début de l'année 1833, léguant à sa femme, de trente ans moins âgée que lui, son immense fortune. Un an après, jour pour jour, la jeune veuve mit au monde un enfant du sexe mâle. Cette naissance fit beaucoup jaser dans la haute société de l'époque. L'enfant ne pouvait être le fils du défunt comte ainsi que la jeune maman l'affirmait avec une fausse candeur, mais, à en croire les gens bien informés, le fruit d'une liaison déjà longue entre la veuve et un célèbre médecin de la cour du roi Louis-Philippe.

Cependant, lorsque les tribunaux eurent repoussé les audacieuses prétentions de la jeune femme, celle-ci annonça qu'elle s'était secrètement remariée, à Londres, trois mois après le décès du comte, avec un officier de hussards qui logeait à dessein, depuis trois ans, dans un appartement contigu au sien. L'enfant, déclara-t-elle, était celui de son amant et, comme pour attester ces dires, l'officier s'installa ouvertement, à demeure, avec la volage veuve.

Le scandale, raconte Cauler dans ses mémoires secrets où nous puisons cette étrange histoire, allait encore s'amplifier. Le médecin du roi, qui passait à bon droit pour être depuis longtemps le protecteur de la comtesse de R... se suicida en laissant une longue lettre à l'adresse de son notaire.

Il expliquait que, rongé par

un mal incurable et trahi par la seule femme qu'il avait aimé, la mort lui avait paru préférable. Très riche lui aussi, et sans parents, il ordonnait à son notaire de remettre sa fortune à la veuve du comte, si celle-ci consentait à rompre sa nouvelle



Un hôtelier venait chercher l'argent de la gouvernante.

union et à déclarer que l'enfant était bien, en réalité, le fils de son vieil amant le docteur et non celui de l'officier. Au cas contraire, les sommes léguées devaient revenir à la gouvernante de la jeune femme qui avait élevé le nouveau-né avec le dévouement d'une seconde mère.

Qui oserait imaginer pareille duplicité ? L'ex-comtesse de X..., devenue la femme de l'officier de hussards, jura au notaire que son bébé était bien né de ses relations avec le médecin et elle se rendit à Londres pour faire briser son mariage avec l'offi-

cier à qui elle ferma la porte de son domicile. Le malheureux n'insista pas : il s'enrôla dans l'armée d'Algérie et quitta la France au début de juin 1835.

Quelques jours plus tard, l'enfant, cause de tout cet imbroglio, disparut une nuit. Volé ? Oui, pensa-t-on, volé par une personne à la solde de l'officier. Mais une surveillance exercée en Afrique autour du mari évincé demeura sans résultat.

Désespérée, l'ex-comtesse se retira, dans le Midi, chez les siens. Mais bientôt reprise par le démon de la chair, plus fort chez elle que celui de la cupidité, elle s'embarqua pour l'Algérie et alla supplier son second mari de la reprendre, leur mariage n'ayant d'ailleurs pas été rompu par la justice anglaise.

« Voulez-vous connaître la vérité de cette navrante affaire, écrit Cauler dans son livre ? Chargé de rechercher l'enfant volé, je n'avais pas tardé à le retrouver chez un brave homme d'hôtelier de Sannois qui venait — c'est ainsi que je l'identifiai — chercher chaque semaine le prix de sa garde des mains de la gouvernante de la comtesse. Car c'était celle-ci qui, écartée par la bassesse des sentiments de sa maîtresse, avait détourné l'enfant. Le bambin était bien soigné, je ne pus, malgré toutes mes recherches, décider quel était le vrai père. Je préférerais tout simplement me taire. La gouvernante entra ainsi en possession de la fortune du médecin et l'enfant du péché est devenu un jeune et brillant avocat dans une ville dont je ne voudrais, pour rien au monde, révéler le nom. »

PARTOUT

Pour l'assurance obligatoire (1)

IV. - Dialogue avec l'objecteur

ALORS, vous croyez réellement que l'assurance obligatoire pourrait, du jour au lendemain, transformer la France en un paradis des automobilistes et des piétons ?

— Je ne suis pas si sot. Mais je crois fermement qu'elle ferait régner un peu plus de justice dans un domaine où l'on a vu jusqu'ici s'étaler trop de scandales et trop de misères. Je n'espère pas, hélas, que l'assurance obligatoire fera disparaître miraculeusement tous les accidents de la circulation, ni même qu'elle épargnera beaucoup de deuils parmi les victimes de ces accidents, mais quand elle n'arriverait qu'à empêcher que certains de ces deuils soient irréparables, ce serait déjà un bien immense, dont il faudrait nous féliciter.

— Vous êtes un naïf. Ceux qui roulent sans assurance continueront à rouler sans assurance, malgré la loi et les prophètes. En Angleterre, où l'assurance obligatoire existe, les tribunaux ont prononcé vingt mille condamnations pour défaut d'assurance en une seule année.

— Si la loi n'existait pas, ces vingt mille condamnations n'auraient pu être prononcées.

— Cela vous fera une belle jambe, quand vous aurez été écrasé, que l'on condamne celui qui vous a écrasé.

— Il sera mis du moins dans l'impossibilité de recommencer. Mon malheur contribuera à faire le bonheur des autres.

— Celui-là ne recommencera pas, peut-être, mais il aura des émules. Attendez-vous qu'à leur tour ils aient provoqué un accident pour les mettre hors d'état de nuire ?

— A vous entendre, la société ne disposerait pas de moyens de coercition suffisants pour assurer le respect de la loi sur les assurances obligatoires, alors qu'elle n'est pas en peine de faire respecter les autres lois. C'est une plaisant argument.

— En obligeant tous les propriétaires d'autos à s'assurer, vous allez en contraignant un grand nombre à se défaire de leur voiture.

— Et puis après ? Ceux qui n'auront pas les moyens de payer une prime d'assurance n'auront pas de voiture, voilà tout. Je n'ai pas les moyens d'entretenir une danseuse, je n'entretiens pas de danseuse.

— C'est l'industrie automobile qui en souffrira, et par conséquent l'économie générale de ce pays.

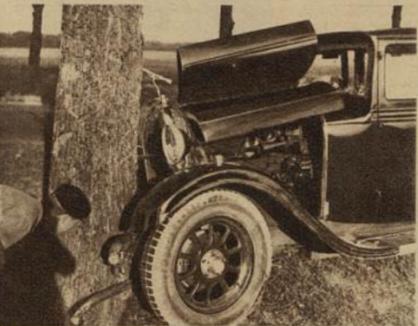
— Je n'en crois rien. Si un commerce est atteint par ce malthusianisme automobile, ce sera peut-être celui des voitures d'occasion, car il est un fait que la plupart des propriétaires non assurés et insolubles cir-

(1) Voir les nos 343, 345 et 347

culent dans d'horribles tacots achetés à l'encan. Croyez-moi, ce ne serait pas un mal que ces coucous meurtriers disparaissent de la circulation avant l'heure de l'accident fatal où ils trouvent généralement une fin criminelle. Mais je ne pense pas que l'assurance obligatoire empêche de vendre une seule voiture de moins.

— Si vous voulez assurer un respect efficace de la loi, il vous faudra recourir à un contrôle rigoureux, d'où création de nouveaux organismes administratifs, installation de nouveaux fonctionnaires, papasserie, etc...

— Cela n'est pas prouvé. Les agents et les gendarmes, qui contrôlent actuellement



Si quelques drames, si quelques deuils irréparables pouvaient être évités...

les cartes grises et les permis de conduire, n'auront pas beaucoup de peine à demander, en sus, à l'automobiliste, sa carte d'assurance. D'autre part, l'administration préfectorale, chargée de la délivrance et du renouvellement des cartes grises, n'aurait qu'à s'adjoindre un service à qui serait confié spécialement le soin de délivrer et de timbrer à dates fixes les cartes d'assurance.

— Tout cela est bel et bon. Mais en réalité, sous le prétexte d'une loi instituant les assurances obligatoires, on assiste à une offensive sournoise des partisans d'un nouveau monopole d'Etat.

— Cela est absurde. La loi peut très bien fonctionner sous le régime actuel des assurances, du moment que l'Etat se bornerait à exercer son contrôle sur les compagnies, dont il faut bien tout de même que la solvabilité, comme celle des particuliers, soit garantie. Mais je vais vous dire mieux. Même si la loi sur les assurances obligatoires rendait indispensable l'institution d'un nouveau monopole d'Etat, je lui serais encore favorable, car j'estime que mieux vaudrait un monopole qui sauvegarde la vie et la propriété de citoyens qu'une absence de monopole qui les exposerait à la ruine sans recours et à la mort sans réparation pour leurs familles.

FIN

Détenteur du secret

Dans notre numéro du 23 mai, dans la rubrique « Pour tous », et sous ce titre : *Détenteur du secret*, nous avons publié deux échos relatifs à Edouard de Cazenave, inculpé dans l'affaire de la Foncière de Stavisky. Par suite d'une erreur matérielle que nous déplorons, nous avons en regard publié une photographie qui n'est pas du tout celle de cet inculpé, mais celle d'un de nos distingués confrères, L. Evan-Cazenave, qui n'a rien de commun avec le complice de Stavisky sauf le nom.

Nous nous excusons auprès de lui et auprès des personnes qui se trouvaient à ses côtés au cours d'un dîner de gala du Casino de Biarritz.

Les étranges voisins de John Louis

Quelques jours avant le match sensationnel où le boxeur noir John Louis devait triompher du géant blanc Carnera, la police de New-Jersey faisait une extraordinaire découverte.

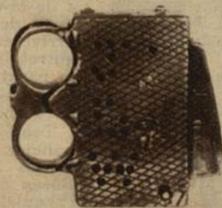
A cinq kilomètres de Pompton Lake, où se trouvait le camp d'entraînement de Louis, une colonie de gangsters s'était installée dans un pittoresque bungalow : il s'agissait d'une formidable équipe de neuf bandits cambrioleurs, pilliers de coffres-forts.

Les policiers encerclèrent le bungalow au milieu de la nuit, alors que l'équipe dormait d'un profond sommeil. Pas un coup de feu ne fut tiré, et les bandits se rendirent sans résister.

Un arsenal imposant, re-



Neuf bandits voisinèrent avec le boxeur John Louis.



Une combinaison de revolver et de casse-tête.



Le revolver à gaz lacrymogène est discret.

volvers, mitrailleuses et bombes de gaz asphyxiants fu saisi dans le repaire des gangsters, on croit qu'en s'installant dans le voisinage du camp d'entraînement, ceux-ci avaient l'intention de « kidnapper » John Louis à la veille du match.

Une nouvelle arme du gangland

Au cours de l'arrestation d'un gangster de Charleston, l'inspecteur de police Henry Thomas mit la main sur un curieux engin qui est une combinaison de revolver et de casse-tête.

Cette arme formidable contenant quatre cartouches et pesant environ une livre, peut être facilement dissimulée dans la paume de la main.

Muni de tous les perfectionnements les plus modernes, ce revolver-casse-tête est une des créations les plus sinistres des armuriers clandestins.

Dangereuse beauté

Le Congrès national des inventeurs, qui se tient à Hollywood, a exposé un revolver à gaz lacrymogène qu'une femme peut dissimuler sous sa robe et dont le fonctionnement est aussi rapide qu'aisé. Cette invention, due à l'ingénieur E. Carlstrom, eut un gros succès dans la cité du cinéma où les stars sont continuellement menacées de kidnapping, de cambriolages et d'attaques nocturnes.

QU'ÊTES-VOUS DEVENUS ?

Pathétique enquête sur le sort des anciens condamnés qui paraîtra prochainement dans

DÉTECTIVE

Du castel Corrézien, haute villa de style anglo-normand, il ne restait qu'un amas de gravats et de poutres enchevêtrés.

Mondaine, oisive, Marthe Sol aimait les longues flâneries ensoleillées de la Riviera.

LE SECRET DES RUINES



La concierge, Mme Devaulx, se trouvait au marché au moment de l'explosion.



Des ruines, le piano émergeait, seul vestige de la luxueuse villa.



M. Vergnes, chauffeur de taxi, au Pecq, fut le confident des terreurs de la victime.



Marthe Sol avait eu soin de déposer, hors du castel, sa fourrure et son sac à main.

C'est à midi, le mercredi 3 juillet, que la maison sauta. La sourde explosion se répercuta longuement dans la paix sereine de ce coin d'Île-de-France où tout est verdure, fleurs et volets aux couleurs vives. Les frondaisons des grands parecs, un instant courbées jusqu'au sol par le souffle violent de la déflagration, se relevèrent. Du *Castel Corrézien*, haute villa de style anglo-normand située au numéro 13 de l'allée du Lévrier, au Vésinet, il ne restait pas pierre sur pierre. Les trois étages de la somptueuse demeure avaient disparu et c'est à peine si, derrière la grille d'entrée bordée de massifs, les voisins accourus pouvaient apercevoir un amas confus de gravats, de poutres enchevêtrées, de meubles écrasés, de tuyaux tordus sur quoi retombait en pluie fine un nuage de poussière de plâtre.

Les secours s'organisèrent. A proximité d'un cèdre au pied duquel étaient soigneusement posés une fourrure, un parapluie et un sac à main, des râles atroces montaient des pierres écrasées. Une femme gémissait sous ces ruines fumantes, à peu près à l'endroit où se trouvait, dix minutes plutôt, une porte basse donnant accès aux sous-sols du vaste pavillon. Ce fut, en effet, sous les débris de cette porte que l'on parvint, après une heure de peine, à dégager la malheureuse. Le corps lardé d'éclats de verre et de bois, la poitrine ouverte, la main droite brûlée, la pauvre femme expira peu après son admission à l'hôpital de Saint-Germain. Avant d'entrer dans le coma, elle avait eu la force de répéter à plusieurs reprises ces mots troublants :

— Ah ! les assassins ! ils m'ont tuée !
Le commissaire du Vésinet, M. Bonnet, premier policier accouru sur les lieux, restait perplexe. Se trouvait-il en présence d'un attentat criminel, d'un suicide de maniaque ou d'un affreux accident ? Il interrogea les concierges de la villa, Mme Devaulx et son fils Jean, qui, au moment de l'explosion, se trouvaient par bonheur au marché de Châtaou.

— Mais c'est Madame que vous avez retirée « de là-dessous » ! s'écria Mme Devaulx. Il y avait des mois qu'elle nous répétait qu'il lui arriverait malheur ici. Ce castel appartenait autrefois au père d'un de ses anciens amants, le papetier Rosen.

— Votre maîtresse s'appelle donc Marthe Sol ? enchaîna le commissaire héberlué.

Tout semblait désormais assez clair au policier. M. Bonnet connaissait par le menu, depuis longtemps, la farouche inimitié des Rosen contre Marthe Sol. Celle-ci, peu après l'acquisition du pavillon, était venue, et revenue de temps à autre, toujours un peu plus affolée, le trouver à son commissariat. Elle lui avait raconté que, peu après avoir fait un héritage de trois millions, en 1929, elle était tombée sous la coupe des Rosen. Depuis que la jeune femme avait réussi à faire vendre à son profit leur castel du Vésinet et à en devenir propriétaire, le 25 janvier dernier, ceux-

ci, par lettres ou de vive voix, ne cessaient de la menacer de mort.

Comme pour démontrer le bien-fondé de ces soupçons, un chauffeur de taxi de la gare du Pecq, M. Vergnes, déposa spontanément :

— Depuis huit jours, chaque matin, Mme Sol arrivait au Pecq par le train de 9 h. 20, nerveuse, inquiète, une lourde valise à la main. Elle se faisait alors conduire au castel et, en route, elle me racontait ses démêlés avec les Rosen. « Ce sont des bandits, me disait-elle, ils me tueront. »

Les déclarations de M. Vincent de Pausas, intime ami de la victime depuis 1907, achevèrent de convaincre les enquêteurs. M. de Pausas vivait avec Marthe Sol, au 49, rue de Courcelles, et il était lui aussi au courant des menaces proférées par les Rosen. La veille même, son amie avait reçu une dernière lettre signée R. R. et ainsi rédigée :

« Nous vous avertissons que vous n'avez pas intérêt à quitter Paris pour le Vésinet, car la villa, vous ne l'habitez pas plus de quarante-huit heures. »

M. de Pausas ayant égaré la lettre, la preuve irréfutable du crime manquait. Toutefois, pendant que les premiers experts se perdaient en conjectures sur les causes de la déflagration et hésitaient entre la cheddite, le nitrobenzol et le gaz d'éclairage, le commissaire Yvonnet, de la 1^{re} Brigade mobile, recherchait à Paris, pour les entendre, Roger Rosen et son père.



Ni l'un ni l'autre ne se cachent pourtant. L'ancien papetier, mis au courant, s'indigne violemment des graves accusations « distillées » contre lui et son fils, depuis des mois, par la propriétaire du *Castel Corrézien*.

— Mais c'est là, de sa part, une diabolique machination ! s'écrie-t-il. J'ignorais même à qui avait été revendue, après saisie, notre ancienne villa du Vésinet. La procédure ne m'a pas été communiquée et j'ai déjà déposé une plainte en ce sens, au Parquet de la Seine.

Papiers notariés en main, M. Rosen père, honnête homme tombé dans le malheur, prouve son innocence et sa parfaite bonne foi au commissaire Yvonnet. Le policier va ensuite entendre le fils, Roger Rosen. Mêmes réponses, même franchise.

— Savez-vous d'abord qui est Marthe Sol ? demande-t-il... Ecoutez !

Née en 1882, à Argenteuil (Corrèze), excessivement jolie, Marthe vint à Paris, en 1906, chez une de ses sœurs, tenancière d'un café, à Belleville. C'est en 1907, dans le magasin du boulevard des Capucines, où elle travaillait, qu'une de ses compagnes, Geneviève, la présenta au riche exportateur Vincent de Pausas, qu'elle aima aussitôt, qu'elle présenta à sa famille et avec lequel elle vécut de longues années. Mais ingrate et volage, elle connut d'autres liaisons avec des officiers et des médecins, notamment avec un

lieutenant de cavalerie, qu'elle fit, dit-on, chanter de belle façon.

Mondaine, ivre de vie brillante et tapageuse, Marthe Sol fréquenta toutes les cabotines et toutes les artistes en renom de ces vingt dernières années. Appartenant à ce milieu de théâtre, Roger Rosen se lia facilement avec elle. Ce fut, le 19 juin 1929, dans le magasin de son père où la turbulente jeune femme était venue se fournir en papier. Elle demeurait tout près, 49, rue de Courcelles, avec l'exportateur. Roger Rosen venait d'hériter une somme de 1.200.000 francs. Alléchée par ce magot, Marthe se fit enjôleuse et ne tarda pas à détourner le fils du papetier de son foyer, car il avait alors déjà une charmante épouse et deux enfants. Elle exigea le divorce de son nouvel amant. Mais le père veillait au grain. Il s'opposa de toute son autorité à cette fatale union. En vain. Tout d'abord, Roger simula, en juin 1930, sur les conseils de la perfide jeune femme, un suicide au véronal, à l'hôtel Chester. Puis, en 1931, mise au courant du marasme des affaires commerciales du père, Marthe Sol proposa de l'argent — l'argent soutiré au fils — pour renflouer l'entreprise. Le papetier désespéré s'adoucît et c'est ici qu'interviennent les 550.000 francs de traites fictives souscrites par lui, en échange des signatures de garantie de la jeune femme. En 1933, M. Rosen est néanmoins contraint de déposer son bilan ; son fils et lui sont ruinés et criblés des dettes, réelles celles-là, de Marthe qui, n'attendant plus rien d'eux, rompt les fiançailles et part à Nice.

— Depuis cette date, conclut le jeune homme, je n'ai pas revu Marthe Sol. Je ne suis pas retourné au Vésinet, pas même sur la tombe de ma mère, qui est enterrée là-bas. Je me suis remis avec mon ancienne femme et je vis heureux et chichement de mes gains d'artiste. Comme mon père, j'ai appris le drame du *Castel*, par les journaux. Je suis sûr, moi, que Marthe n'a pas été victime d'un attentat, mais de son imprudent machiavélisme. Je vais vous citer sur elle trois sortes de faits précis, dans lesquels vous retrouverez l'esprit satanique qui a présidé à l'explosion de la villa, Marthe Sol, pour faire congédier un concierge de l'immeuble où elle vivait avec M. de Pausas, rue de Courcelles, a soigneusement délabré les murs de divers étages, peint l'escalier en rouge, détérioré l'ascenseur. Marthe Sol, par pur sadisme, a criblé des artistes lyriques parisiennes de féroces lettres anonymes. Marthe Sol, enfin, ces derniers temps, a volontairement incendié, avec de l'essence, un riche manteau de fourrure qu'elle avait récemment assuré contre le feu pour une somme bien supérieure à sa valeur. J'ai donc de bonnes raisons de supposer qu'elle a agi de même au Vésinet. M. de Pausas, lui aussi, subit les effets de la crise. Marthe n'avait plus autant d'argent qu'autrefois. Elle a pu vouloir s'en procurer en faisant sauter le castel réassuré pour une forte somme. En même temps, elle s'arrangeait pour laisser retomber sur nous tous les soupçons. Mais, n'ayant pu fuir assez vite, elle aura été victime de son lâche et méphistophélique stratagème...

M. Roger Rosen avait-il dit vrai ? Le commissaire Yvonnet contrôla tout d'abord les principaux points de cette déposition, et il s'apprêta à le mettre hors de cause quand l'affaire se précipita.

L'expert Kling déclara que le pavillon avait été détruit par l'explosion de gaz d'essence répandus dans un endroit clos. Or, Marthe Sol, les jours précédents, avait amené de Paris, dans ses valises, des bidons d'essence et de benzine. On avait retrouvé sous sa main carbonisée, parmi les débris, une boîte d'allumettes ensanglantée. Son manteau, sa fourrure et son sac à main avaient été déposés, par elle, au pied du cèdre, pour faciliter sa fuite.

Enfin, on apprit que la jeune femme avait assuré, le 1^{er} juin, la villa et ses dépendances pour la somme anormale de 1.375.000 francs, avec clause spéciale d'explosion. Tout s'éclaircit. *Marthe Sol s'était involontairement tuée en incendiant volontairement le castel*. Telle fut la conclusion des enquêteurs officiels et le dossier a été provisoirement classé. Le principal coupable n'étant plus, l'action publique était éteinte. Des assurances plaideront sans doute contre des héritiers. Mais les ruines éphémères du *Castel Corrézien* garderont leur diabolique secret.

Luc DORNAIN.



Orléans (de notre envoyé spécial).

Les vieux châteaux sont pleins de mystérieuses légendes. On nous en a donné la raison. D'âge en âge, au gré des générations tourmentées, les drames les plus divers se sont déroulés, tantôt dans leurs vastes salles aux lambris d'or, tantôt sous la frondaison profonde de leur parc. Les gens du voisinage, tenus dans l'ignorance, se sont alors emparés de quelques racontars et, accommodés à ce goût inné du merveilleux et de la peur qui règne dans les campagnes, les événements les plus banals sont devenus ces ténébreuses histoires qu'on n'écoute pas sans frissonner.

Et pourtant, avec bien d'autres, je continue à croire à la sincérité première de ces légendes; pour moi, un crime au château, même élucidé par la police, reste et restera toujours enveloppé, en raison même du cadre secret où il s'est passé, d'un lourd et inquiétant mystère. L'affreux meurtre de La Martillière, demeuré obscur en dépit de l'arrestation et des aveux immédiats de l'assassin, n'en est-il pas une nouvelle preuve ?...

A quatre lieues d'Orléans, au sortir de cette pittoresque bourgade de Rebréchien qu'ensanglantèrent autrefois les brigands de la bande d'Orgères, le minuscule château de la Martillière cache sa façade Renaissance, flanquée de tours en poivrière, derrière les grands arbres d'un parc à la française. Là vivaient dans la paix beauceronne, depuis le 31 mai 1934, le époux Husset. Le mari, M. Charles Husset, ancien directeur de la Société Générale, était un homme de cinquante-six ans, simple, jovial et bon.

cette heure sonna à la fin d'un tiède crépuscule d'été.

C'était le premier jour de juillet, un lundi. Comme il en avait pris l'habitude après chaque dîner, ce soir-là, M. Husset alla s'asseoir sous une des tonnelles de sa propriété, le temps de fumer un majestueux cigare. Sa femme, fatiguée, était montée dans leur chambre, au premier étage, aussitôt après le repas. La jeune bonne était absente. Les époux Avril s'étaient retirés dans leur pavillon, à la grille d'entrée du château. Le jeune Thopart enfin, son travail terminé, avait gagné lui aussi sa chambre, sous les combles.

Ou tout au moins, il l'avait annoncé. Mais il avait bifurqué dans une galerie et était venu se mettre aux aguets derrière une lucarne de la tour en poivrière qui domine l'immense parc. A la nuit tombante, son patron, qu'il n'avait pas perdu une seconde de vue, quitta la tonnelle, fit le tour des communs où tout était silence, et rentra par le grand vestibule. Thopart l'avait devancé. L'ancien banquier n'avait pas mis le pied sur la troisième marche de l'escalier qui mène au premier étage, que son valet de chambre se dressait brusquement devant lui et lui tirait, en plein front, à bout portant, quatre coups de pistolet. Les quatre détonations se répercutèrent en lugubre écho à travers la maison. Mme Husset, à demi assoupie, crut d'abord, déclara-t-elle, que son mari tirait des chauves-souris dans le parc. Mais, un gémissement et un bruit de pas insolite dans le vestibule la jeta à bas de son lit. Elle arriva au pied de l'escalier pour recevoir dans ses bras le cadavre du châtelain tout inondé de sang, et pour entrevoir, par la verrière du perron, une silhouette déguinée qui s'enfonçait dans le noir.

Remarque étrange, les gendarmes de Neu-

Comme à son habitude, après dîner, M. Husset était venu se reposer sous la tonnelle (ci-dessous) en fumant un cigare.



ser aux genoux du policier, il sortait de sa ceinture un petit revolver et tentait de faire feu. Pas assez vite, heureusement.

Désarmé, terrassé et ligoté par le solide agent, le jeune homme fut amené à la brigade mobile, dans le bureau du commissaire Carbonneil, un as du mystère et de l'interrogatoire. A la cinquième question, André Thopart avoua être Thopart, et ajouta :

— Oui, c'est bien moi qui ai « bouzillé » le châtelain. Mais c'est par ordre que je l'ai tué !

Et ce fut, par bribes, l'aveu d'un odieux crime et le récit d'une vie de misère.

Né à Etampes le 26 août 1918, après la mort de sa mère et les secondes noces de son père, André Thopart avait été confié à l'orphelinat agricole de Marigny (Loiret), tenu par l'excellent abbé Pierre du Colombier. Son apprentissage terminé, de 1931 à 1934, le jeune

Enfin, le dimanche 30 juin, en époussetant le salon, Thopart remarqua dans un tiroir un pistolet chargé. L'idée atroce qu'il devait mettre sans attendre à exécution germa dans sa tête. Il s'en ouvrit au jardinier, dès le lendemain.

— C'est ça, vas-y ce soir, approuve Avril, et surtout, ne le rate pas !...

Suggestionné, aveuglé par sa haine, le soir même Thopart s'embusqua dans la tour. Son crime féroce accompli, il s'éloigna sans courir, par la grande porte, sans être poursuivi par aucun de ceux qui venaient de découvrir le corps pantelant de l'ancien banquier.

Cette étrange confession relue et signée, le commissaire Carbonneil s'empressa de se faire amener le jardinier. Jules Avril ne contesta pas avoir dangereusement conseillé le jeune valet de chambre.

— Je lui disais ça « à la blague ! » as-

LA HAÏNE

Après la mort de sa mère, André Thopart (ci-contre) avait été confié à l'orphelinat de Marigny (ci-dessous).



Le valet de chambre déclara que le jardinier Avril (à droite) l'avait poussé au crime en lui disant : « ne le rate pas ».

AU CHÂTEAU

Le personnel du château était des plus réduits : une jeune bonne, un valet de chambre et un ménage de jardiniers, tous entrés en service à La Martillière au début de la présente année. La modeste origine des propriétaires semblait avoir établi entre maîtres et domestiques des rapports sans heurts, voire une certaine sympathie. Les voisins admiraient avec quelle constante bienveillance Mme Husset s'intéressait aux deux enfants de son jardinier, Jules Avril; avec quelle patience l'ancien banquier apprenait à son valet de chambre, André Thopart, âgé de dix-sept ans, le délicat métier de chauffeur. Tout semblait donc, dans la médiévale demeure, douceur et plaisir de vivre...

La haine, une haine sourde et lentement mortelle, entourait cependant le châtelain. L'adolescent, envers lequel il montrait tant d'indulgence attendait, non sans impatience, l'heure de l'assassiner avec cruauté froide. Et

ville-au-Bois, appelés après le médecin, durent explorer la demeure en tous sens pour se convaincre que le meurtre n'avait pu être commis que par un familier des lieux. La chambre vide, le lit non défait du valet de chambre, d'autres détails encore, leur donnèrent à penser que Thopart seul pouvait être l'assassin, et le signalement de l'adolescent fut transmis, à la minute même, à toutes les polices du département...

La même nuit, à deux heures du matin, en gare d'Orléans, le brigadier Girard aperçut un jeune homme allongé sur un banc, la tête enfoncée derrière le col relevé d'un pardessus. Il le secoua. C'était bien le signalement donné.

— Tu es André Thopart, lui cria-t-il; tu viens de tuer ton patron, et je t'arrête !

— Pitié ! glapit le valet de chambre — car c'était lui — pitié ! Je m'appelle Avril, je n'ai tué personne...

Mais, en même temps qu'il se laissait glis-

André avait été placé par le vénérable prêtre chez des fermiers de Chanteau. Au début de la présente année, après un court séjour à Paris, chez un de ses oncles, l'adolescent, las du métier de vacher, avait demandé à trouver un emploi de valet de chambre. L'abbé l'avait alors fait entrer au service d'un de ses bons amis, l'ancien banquier Husset. Il gagnait là 150 francs par mois, dont les quatre cinquièmes étaient versés à l'orphelinat. Mais, on le sait déjà, au château de La Martillière, André Thopart, envoyé là par un prêtre ami, n'était pas malheureux, bien au contraire.

— Alors, pourquoi as-tu assassiné ton maître ? questionna le commissaire.

— Je vous l'ai dit : c'est par ordre !

Le jeune meurtrier déclara que, un jour de mai, son maître l'avait, pour la première fois, sévèrement réprimandé au sujet d'un tas de luzerne qu'il avait oublié de rentrer dans une grange. C'était là colère passagère autant que justifiée de l'ancien banquier; mais le valet de chambre en avait conçu un vif ressentiment et s'en était ouvert à Mme Husset :

— Ne faites pas attention à ce que raconte mon mari, lui aurait répondu sa maîtresse.

Le soir, dans les communs, le jardinier Avril avait prêté une oreille attentive au récit de l'incident.

— Qu'est-ce que tu attends pour lui casser la gu... ! lui conseilla le jardinier.

Le lendemain et les jours suivants, ce dernier renouvela son pernicieux conseil.

— Déboulonne une pièce de l'auto le jour où le « vieux » sortira seul ! lui dit Avril.

Thopart hésita, puis refusa. Mme Husset aurait pu, en dernière minute, accompagner son mari, et l'adolescent, pour rien au monde, ne voulait risquer de blesser cette femme si bonne et si douce qui le consolait et le soutenait régulièrement lorsqu'il venait se plaindre à elle — il en avait pris l'habitude, déclarait-il — des « brutalités » de l'ancien ban-

sura-t-il. Jamais je n'aurais pensé qu'il tuerait monsieur.

Confronté avec Thopart, il maintint ses dires avec force. Et ce fut Thopart qui se rétracta en partie :

— Tu as des enfants, toi ! répondit-il à Avril. Je ne veux donc pas te charger. Tu m'as bien dit : Ne le rate pas !, mais tu pouvais penser qu'il ne s'agissait que de coups de poings. J'avais d'ailleurs d'autres raisons de tuer monsieur, que celle de te faire plaisir.

L'affaire en est là. Faute de pouvoir nettement caractériser la provocation, le juge Bouzigues a renvoyé — provisoirement peut-être — Jules Avril au château où il est encore, Mme Husset, toujours pitoyable, n'ayant pas cru bon de se débarrasser de cet inquiétant serviteur. De leur côté, le commissaire Carbonneil et son collègue, l'inspecteur Busson, enquêtent inlassablement dans la région de Rebréchien.

Les voisins de La Martillière ne sont pas de cet avis. Ils supposent que le jardinier mauvais conseiller, resté en place au château, aurait très bien pu être lui-même poussé à donner de tels conseils à l'inintelligent Thopart. La médisance va bon train dans le canton. N'ai-je pas entendu murmurer, à Neuville :

— Cette mort arrange bien des choses ! Il doit y avoir une bande là-dessous ?

Quelle bande ? J'ai protesté contre cette affreuse calomnie, craignant qu'elle ne vise la très honorable famille de l'assassiné. Mais on s'est efforcé de me démentir. Thopart aurait été amené au crime par de redoutables inconnus qu'il rencontrait à Orléans. L'affaire tourne, sans preuve, au roman-feuilleton. Et c'est ainsi que les légendes se forment autour des vieilles demeures.

Emmanuel CAR.

Reportage photographique « DETECTIVE », Paul BUISSON.



C'est dans l'escalier (à gauche) conduisant à sa chambre que M. Husset fut abattu par André Thopart.

MARCHÉS

Sensationnel ré
Marcel MON



XIV. — TANGOS... TANGOS...

Il n'était encore que onze heures du soir. Dans ce grand bazar à danses de Corrientes, le bataillon des entraîneuses était à son poste d'attaque. Les gérants et les garçons, tous en habits noirs, avaient des mines d'ordonnateurs de cérémonies funèbres et promenaient un regard de compassion sur les tables vides où les seaux à glace avaient des faux airs de vases à eau bénite. En haut, les loges aux rideaux discrets n'abritaient que des couples sans gaieté, pareils eux-mêmes à des figurants, dans la solennité morose de ce lieu de plaisir, trop vaste et trop correct. Seules, deux jeunes « créolas » glissaient sur le miroir glacé de la piste. Elles étaient si étroitement enlacées, que leurs robes de voile, mauves et roses, semblaient se confondre et n'envelopper qu'un seul corps.

— Des *milongueras*, railla Lucien, avec ce ton persifleur qu'il affecte pour désigner tout ce qui n'est pas conforme aux règles du jeu, tout ce qui vit en marge des lois de son milieu, tout ce qui offense, enfin,

une tradition consacrée par des années de risques et d'épreuves.

Il lut sur mon visage l'expression non déguisée de mon ignorance, et enchaîna aussitôt :

— On appelle ici « *milonguera* », la femme qui a le vice de la danse. Ces femmes-là, vous le pensez bien, furent toujours évitées par les barbeaux. Une femme qui a dans la peau, dans le sang, la passion de la danse, comme l'ont ici beaucoup de « créolas », n'est pas une femme intéressante pour le « business ». Le dancing est pour la femme un endroit pernicieux. La femme de dancing est la proie des pires tentations : l'alcool, les béguins, la « came »... Allez donc, avec des outils pareils, dormir en paix et même manger à votre faim. Elles ont bien du mal à se nourrir elles-mêmes, les malheureuses ! Le bal a toujours été considéré par le barbeau comme un écueil, où risquaient de venir se briser ses embarcations. Mais, en Argentine, plus qu'ailleurs, il fallut tenir ferme la barre pour éviter l'écueil. Et ce ne fut pas sans peine, et même, sans naufrages !...

L'orchestre de tango avait remplacé l'orchestre de jazz. Les tables s'étaient vidées instantanément. Le bataillon des entraîneu-

(1) Voir *Déetective* depuis le numéro 337.

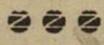
ses avait envahi la piste. Les gigolos du bar avaient quitté leurs tabourets. Tous s'étaient levés, comme à l'office, à l'heure de la communion. C'était un beau spectacle dont, chaque fois, mes yeux ne se lassaient pas de se régaler. Guindés dans leurs vestons de mannequins d'étalages, les cheveux lustrés, l'œil fatal, les gigolos dansaient comme d'autres se recueillent, un petit doigt en l'air. Leurs cavalières ondulaient avec conviction, contre leur poitrine. La musique scandée du tango semblait collée à leurs pas, à leurs corps harmonieusement unis. Tant d'application, tant de ferveur, tant de soumission faisaient penser que ces couples, pris par leur extase, n'eussent point bougé d'un millimètre si la foudre était tombée non loin d'eux.

— Tenez, reprit Lucien, regardez-moi ça. On dirait que ces gens-là ont été mis au monde pour danser le tango. Ils ont peut-être fait leur repas d'un café crème, mais le pli de leurs pantalons est sans défaut, leur linge est en pure soie et pas un cheveu de leur tignasse ne dépasse l'autre... Lorsque ces don Juans, de catalogues ont commencé à chasser dans les Françaises, on a d'abord souri. Ruffians de *café con leche*, tel fut le nom de baptême que leur décerna le Milieu. Oui... seulement, ces gigolos gominés, ces « ruffians de café au lait » ont tout de même été pour nous des concurrents sérieux. Les Français, les Polaks avaient le mal de faire venir des femmes d'Europe. Les gigolos argentins n'avaient qu'à butiner dans le tas pour se servir.

On songea d'abord à s'en débarrasser, à les exterminer, comme on extermine une épidémie de moucheron ou de sauterelles. Mais il fallut renoncer à la manière forte. Le mal était d'autant plus vivace qu'il avait ses racines sur place. Les caftanes argentins étaient chez eux. Nous étions des étrangers, des intrus... La lutte entre les barbeaux français et les maquereaux argentins a été, elle aussi, un des grands épisodes de l'histoire des marchés de femmes en Amérique du Sud.

— Il faut me raconter cela, Lucien, dis-je. Nous renouvelâmes les consommations. Point n'était besoin pour cela de faire venir le garçon. Dans les *dancings*, en Amérique du Sud, on vous laisse la bouteille d'alcool sur la table. Cette bouteille est graduée. On évalue, au niveau du liquide, le nombre de verres que vous avez absorbés.

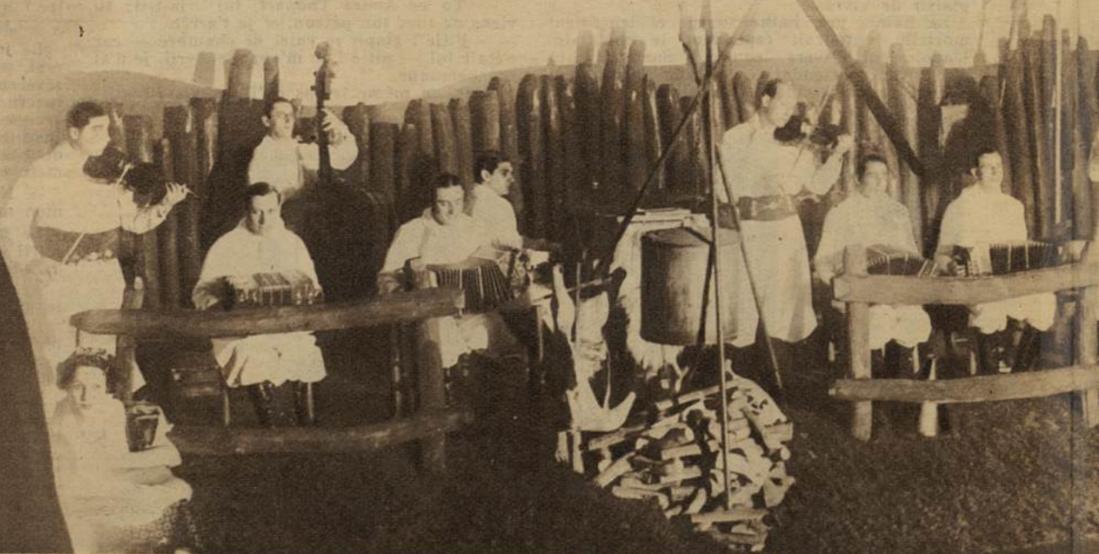
Et Lucien, tandis que les plaintes d'un nouveau tango montaient dans le crépuscule des lumières, me parla du *cafishio créolo*.



L'apparition du *cafishio créolo*, c'est-à-dire du concurrent national du trafiquant de femmes, français ou polak, date de l'ouverture des « *casitas* », en 1917.

Lors du régime des grandes maisons, il passait inaperçu, et pour cause. Les taulières ouvraient l'œil. Les Françaises d'alors vivaient, en private, avec leurs hommes. C'étaient d'ailleurs des femmes « à mentalité », très attachées à leurs maîtres. Aucune d'elles n'aurait osé suivre un gigolo argentin. Par principe, d'abord. Par crainte des justes représailles, ensuite.

Aussi bien, les muscadins de Buenos-Aires orientaient-ils plutôt leur activité vers les *dancings* où commençaient à se produire les premières troupes françaises qui vinrent en Argentine. Ces *dancings*, *Maïpu Pigall*, *Ta-baris Florida*, avaient été eux-mêmes créés



DE FEMMES

reportage par
MONTARRON

par des Français. Tout ce qui touchait au plaisir nocturne, à cette époque, était de création, de marque française. C'est dans ces eaux-là que nos jeunes chevaliers de la gomina allaient apprendre à nager.

Le peso était roi. Ils avaient des pesos. Le tango faisait chavirer les cœurs. Ils connaissaient le tango sur le bout des doigts de pieds. Alors, ils s'installaient aux premiers rangs des fauteuils, face à la scène, et là, commençaient, à coups de sourires, la première offensive. Puis, dès la chute du rideau, ils couraient se poster devant la sortie des artistes. Ils avaient encore leurs sourires. Ils avaient aussi des fleurs et des autos. Eblouies, les petites danseuses, les petites figurantes tombaient entre leurs bras, comme des papillons aveuglés par la lumière, et se laissaient emporter vers les belles avenues de Palermo.

Elles parlaient, et souvent, ne revenaient pas.

Sur le pavé de Buenos-Aires, on vit se multiplier les artistes en rupture de contrat.

Une troupe de Paris, qui était venue jouer une revue intitulée : *Ce sont des choses qu'on dit...* fut ainsi entièrement désorganisée. Danseuses et figurantes s'étaient envolées avec les gigolos !

Hélas, après le joli rêve, le désenchantement attendait la jeune artiste. Après deux, trois mois de lune de miel, le gigolo montrait le fond de ses poches. Il fallait trouver de l'argent. Et la petite figurante, pour manger, prenait le chemin du trottoir.

Où serait-elle allée ? Les maisons françaises ne voulaient pas de ces irrégulières. La rue recueillait alors ces malheureuses, coupables d'avoir écouté les promesses de trop jolis danseurs. Mais, dans la rue, la police traquait les pauvres filles. Nombreuses furent celles qui, lassées de payer la *mulata* (l'amende), lassées aussi de peiner pour nourrir des gigolos, s'exilèrent au campo, où s'ouvraient des maisons, tenues par des Polaks, tandis que d'autres remontaient au Brésil où elles peuplèrent les « pensions d'artistes »...

Mais la grande offensive du créolo se déclencha à l'ouverture des casitas.

L'Argentin, précisément parce que son pays manque de femmes, est un chasseur de femmes inné. La casita, où, sous la seule surveillance d'une gérante, la femme est à la merci de n'importe quel visiteur, offrit au créolo un terrain d'action inespéré. Matin et soir, sous le masque innocent du client, le créolo fut à l'affût.

Jolie comme tu es, disait le créolo à la Française, tu mènes une bien triste vie. Tu travailles toute une semaine pour donner l'argent que tu gagnes à un homme qui se moque de toi. Pourquoi ne pas vivre avec moi. J'ai une auto. Tu serais heureuse. Tu travaillerais pour moi. Car moi, je ne suis pas un maquereau.

Rêveuse, la Française écoutait. Le créolo revenait les jours suivants. Il apportait des fleurs et des bonbons. Il exhibait, avec ostentation, son élégance parfumée.

Soucieuse, la Française songeait à son homme qui la négligeait pour jouer.

Tu devrais avoir des diamants pleins les doigts, insinuait le créolo.

Hésitante encore, la Française regardait l'homme aux cheveux d'ébène, aux yeux de velours noir, trop doux, trop caressants.

Allons, décide-toi, disait encore le créolo. Je te protégerai. J'ai des amis qui ont des casitas. Tu seras heureuse...

Ce fut, de 1920 à 1924, une véritable hécatombe parmi les rangs des Françaises de casitas ! Beaucoup, par peur des représailles de leurs hommes, prirent la route du campo. D'autres allèrent au trottoir. Elles travaillaient cette fois sous la protection des policiers amis des caftanes argentins.

— Tu vois, disait le créolo, c'est la sécurité.

Mais à la manière douce succéda la manière violente. Il s'était formé une véritable mafia de ravisseurs de femmes. Des équipes (des Argentins, des Italiens, des Espagnols) parcouraient les casitas et enlevaient les Françaises de force. Malheur à celle qui, dans un moment d'égarement, avait donné sa parole à un créolo, et qui renonçait ensuite à son projet. A l'heure de la fermeture de la casita, la malheureuse était cernée, jetée dans une auto. Son armoire était pillée, son linge rasé. Elle était la proie des créolos !

Les barbeaux français s'alarmèrent. L'honneur du Milieu était en jeu. Il fallait le défendre, fût-ce à coups de revolver. Il y eut des morts sur le carreau !

Mais certains trafiquants, de tempéraments moins belliqueux, préférèrent capituler.

Celles qui partent, disaient-ils, mangeront de la vache enragée. Tant pis pour elles, ou plutôt tant mieux !

Les créolos, d'ailleurs, n'avaient pas toujours la partie facile...

Jalouse des « mômes » de son homme, un certain Jacques-le-Chaube, une femme, Titine la Toulonnaise, était partie avec un créolo, un dur, celui-là, un *maton* (1) de la Boca, Julio et Gordo. Mais si elle avait obéi à un coup de tête, elle n'en avait pas moins conservé pour son homme un profond amour.

Le jour des visites, à l'Assistance publique, elle ne cessait de répéter aux autres femmes :

— Que Jacques se débarrasse de ses mômes, je reviens le soir-même...

Ces paroles étaient venues aux oreilles du créolo. Furieux, Julio leva la main sur la Française. Geste imprudent ! Titine la Toulonnaise, qui se vantait d'avoir été toujours régulière, n'avait jamais été frappée...

Folle de colère, elle s'empara d'un couteau de cuisine, et par deux fois, le plongea dans la poitrine de l'Argentin. Elle prit alors la fuite et se réfugia à Mendoza. Informé du drame, Jacques-le-Chaube vint chercher la fugitive et la supplia de reprendre la vie commune. Mais elle s'obstina. Elle avait vengé l'affront du créolo. Elle n'avait pas calmé sa jalousie. Un évadé du bagne, un certain Ranacereti (qui fut arrêté il y a trois ans, à Paris), emmena avec lui, au Vénézuéla, l'inconsolable Titine la Toulonnaise...

Mais toute guerre a une fin. Une sorte de concordat mit fin à la guerre des barbeaux français et des bar-

beaux argentins. Les vieux de la Traite firent comprendre aux créolos qu'il ne servait à rien de s'entretuer, alors qu'une entente pouvait être réalisée. Les créolos furent admis à jouer leur chance auprès des femmes françaises, sous la réserve qu'ils devaient payer les femmes conquises.

Cette thèse eût ses revers : on vit des femmes, lassées des créolos, tomber à la rue et à la misère. Pour l'exemple, le Milieu avait décidé de châtier ainsi les infidèles, en défendant aux hommes de reprendre celles qui avaient trahi.

Deux cas furent cependant soumis à un tribunal d'honneur : celui de Louis, le Mexicain, qui reprit la femme de Louis Aragon : Renée-les-yeux-noirs. Renée ne voulait plus se soumettre à un créolo. Louis le Mexicain la recueillit malgré le veto du Milieu. Il y eut de grandes discussions. Louis le Mexicain fut condamné à verser une indemnité de 3.000 « thunes » à Louis Aragon, l'ancien maître de Renée.

L'autre cas, fut celui du petit Alfred qui, venu de Lyon, avec deux belles filles, plaça l'une d'elles dans la casita d'un Français, le gros Léon. Un jour, la « pupille » disparut avec un créolo qui, d'accord avec le gros Léon, avait revendu, en secret, la casita à un Polak. On ne retrouva jamais le créolo, et celle qu'il avait enlevée. Mais un soir, à Montevideo, le gros Léon, dont la présence dans cette ville avait été signalée, reçut mystérieusement dans la jambe une balle qui le rendit boiteux. L'honneur du Milieu était sauf.

Le souteneur argentin prit des leçons chez le Français. Il eut bientôt, lui aussi, deux, trois, quatre femmes. Les recrues du pays augmentaient ses chances. La « créola », jusqu'alors rebelle à la prostitution, entra peu à peu dans la ronde. Des paysannes de la province de Corrientes et de Cordoba, venues à Buenos-Aires comme domestiques, allaient grossir les rangs des marchandes d'amour, et se mêlaient aux Françaises des taules du campo.

Douces, dociles, elles s'adaptaient parfaitement à leur nouveau métier. Formées à « l'école française », elles étaient d'un bon rendement. Mais, en revanche, elles n'étaient guère économes et ne songeaient qu'au plaisir.

Aussi les souteneurs argentins les menaient-ils par la terreur.

Pour les faire devenir sérieuses, il n'y a que les coups ! disaient les créolos. Les tauliers, qui avaient maté, parmi les Parisiens, les Marseillais et les Corses, les « fortes têtes », voyaient avec surprise s'imposer à eux ces nouveaux trafiquants, supérieurs en nombre aux Français.

Il y avait désormais, dans chaque private, quinze créolos pour trois Français. Ils devenaient, à leur tour, les rois des marchés de femmes.

Malheur aux tenanciers de maisons qui ne se soumettaient pas aux consignes des créolos !

A San-Francisco, dans la province de Parana, un taulier avait eu l'imprudence d'a-

dresser comme client à une de ses pensionnaires argentines le commissaire de l'endroit. La riposte ne se fit pas attendre. L'alarme fut donnée. Les caftanes argentins voulurent retirer leurs femmes en signe de protestation. Le taulier s'y opposa. Un coup de feu l'étendit sur le sol.

Durs envers les tenanciers, ils étaient également impitoyables envers eux-mêmes.

Un jour, à Rio-Quatre, un souteneur argentin avait ravi, par l'intermédiaire de sa femme qui travaillait dans la maison, la femme d'un autre créolo. Ils avaient mis à profit l'absence du taulier pour s'enfuir en enjambant la fenêtre du salon.

Le tenancier, informé de l'événement, convoqua les autres créolos.

— Si vous avez du courage, leur dit-il, voici mon revolver.

Tous bondirent sous le défi. Une puissante Packard fut mise à leur disposition.

— Laissez-nous faire, lancèrent les créolos, nous, nous n'avons pour capital que nos femmes !

Et la chasse aux fugitifs commença. Ceux-ci n'avaient à leur disposition qu'une poussive auto de louage. Ils furent bientôt rattrapés.

L'un des créolos traqua le ravisseur et le ceintura. Un autre, plus coléreux, fit feu et atteignit le traître à la cuisse.

Ils ramenèrent les deux femmes, mais abandonnèrent le blessé sur la route.

Mais l'épisode le plus typique de l'intrusion des caftanes argentins sur les marchés de femmes fut celui qui resta célèbre sous le nom de la bande à Radis et Anchois.

« Radis » et « Anchois », deux barbeaux créolos, avaient, avec d'autres compatriotes, placé leurs femmes dans les clandestins de Mendoza et de Saint-Raphaël.

Un jour, ils apprirent que les souteneurs français se plaisaient à venir chercher auprès de leurs compagnes des plaisirs illicites.

Ce fut l'origine d'une lutte sans merci. Revolvers au poing, « Radis », « Anchois » et leur bande, cernèrent un soir, les Français qui festoyaient, en pique-nique, près d'une douce rivière. Les Français n'avaient pas d'armes. Il fallut tout le sang-froid du Grand Baptiste pour éviter un drame. Une indemnité de 1.000 pesos fut exigée, à titre d'avertissement.

Les visites des Français aux clandestins continuèrent.

Puisque vous ne voulez pas respecter nos femmes, s'écrièrent les créolos, nous allons aller coucher avec les vôtres, — et sans payer.

Ils firent comme ils l'avaient annoncé. Ils voulurent même rançonner le tenancier du *Palomar*, à Saint-Juan. Mais cette fois, ils avaient dépassé la mesure.

Le tenancier se dissimula dans la chambre de sa femme, et lorsque Radis et Anchois se présentèrent, il leur ordonna de sortir. Les deux créolos battirent en retraite. Deux coups de feu les « séchèrent » sur le sol.

Il est vrai, conclut Lucien, qu'en ce temps-là, la police arrangeait tout.

Marcel MONTARRON.

(La fin au prochain numéro.)

Reportage photographique « DÉTECTIVE » Marcel MONTARRON.

C'est dans les dancings et dans les bars de Buenos-Aires qu'échouèrent de nombreuses Françaises « débauchées » par les gigolos argentins.



MONSIEUR! Essayez ce Secret de L'Harmonie Sexuelle



Il ne
faillit jamais

Si vous n'avez pas déjà entendu parler des résultats vraiment extraordinaires qu'obtiennent les hommes avec le nouveau SUPER-ORMOSAN-A (Double Force), vous tiendrez certainement à essayer ce "Véritable Elixir de Jeunesse — de Puissance Vitale". Cette surprenante découverte répond si bien aux besoins de l'homme épuisé, affaibli, nerveux, dont l'organisme réclame une réjuvenescence intégrale, que ses effets aussi étonnants que bien-faisants ont excité de l'intérêt dans le monde entier.

Voici, enfin, un remède auquel on peut se fier absolument pour obtenir les effets réjuvenescence désirés, même dans les cas les plus difficiles, les plus réfractaires, les plus désespérés. Son action est rapide, sûre et certaine — quel que soit votre âge. Essayez l'infailible SUPER-ORMOSAN-A (Double Force) dès aujourd'hui, et constatez-en les résultats étonnants. Recommandé par tous les pharmaciens, car il n'y a rien de comparable. Le succès est garanti dès la première boîte ou son prix vous sera remboursé. Une brochure avec de nombreux secrets nouveaux, troublants, surprenants, sur l'harmonie sexuelle, la réjuvenescence intégrale, et un complet développement physique, vous sera envoyée gratuitement et discrètement sur simple demande. Adresse : Pharmacie Vauris, 72, Avenue Kléber, Service 71-E, Paris.

CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES,
TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, la brochure qui se rapporte aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 94.903 : Classes primaires et primaires supérieures complètes ; Certificat d'études, Brevets, C. A. P., Professorats, Bourses.

Broch. 94.908 : Classes secondaires complètes : baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 94.910 : Carrières administratives.

Broch. 94.916 : Toutes les grandes Ecoles.

Broch. 94.923 : Emplois réservés.

Broch. 94.928 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, constructeur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 94.930 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 94.939 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Course, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 94.942 : Anglais, espagnol, italien, allemand, russe, portugais, arabe, annamite, espéranto. — Tourisme.

Broch. 94.947 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 94.954 : Marine marchande.

Broch. 94.956 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 94.962 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 94.969 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 94.970 : Journalisme : secrétariats. — Eloquence usuelle. — Rédaction littéraire.

Broch. 94.975 : Cinéma : scénarios, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 94.984 : Carrières coloniales.

Broch. 94.988 : L'Art d'écrire.

Broch. 94.994 : Carrières féminines.

Broch. 94.999 : Pour les enfants débiles.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et le numéro de la brochure que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets à titre gracieux et sans engagement de votre part.

ÉCOLE INTERNATIONALE DE DÉTECTIVES ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS
(Cours par correspondance)
Brochure gratuite sur demande
34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18

CONCOURS 1935

Secrétaire près les Commissariats de

POLICE à PARIS

Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7^e

M^{me} G. DIRIS Chiromancienne

Vous conseillera dans vos affaires et votre vie privée. Grâce à sa clairvoyance, vous aurez fortune, bonheur, succès. Tous les jours : 78, rue de Rome, 3^e gauche.

Une **PROBABILITÉ**
NON
Une **CERTITUDE**
grâce à la science graphologique

Pour un **ESSAI** qui vous convaincra,
envoyez au
Professeur O. ROYNAM
30, rue Washington

quelques lignes écrites par la
personne dont vous désirez connaître
le caractère d'une façon indiscutable.

Pour frais de poste j. 2 fr. 50

L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Ecrivez confidentiellement à : Remédies WOODS, Ltd., 10, Archer Str. (219 E S), Londres W

DIVERS FAITS

L'ASSASSIN DE M. PRINCE

Le baron Gaétan de Lussatz, depuis un an et demi, est inculpé d'assassinat. Et non d'un assassinat vulgaire, mais de l'assassinat du conseiller Prince. Depuis un an et demi, Gaétan Lherbon de Lussatz se ballade de parquet en parquet, de prison en prison, de cabinet de juge d'instruction en cabinet de juge d'instruction et il n'a pas encore réussi à faire la preuve de son innocence. Tant il est vrai que les inculpations lancées par le juge d'instruction Rabut (cet homme dur d'oreille et dur de bon sens) résistent à toutes les démonstrations, à toutes les preuves et montrent assez quel grand magistrat est cet homme qui peut faire un assassin dans une affaire où il n'y a point d'assassin.

Quoi qu'il en soit, Gaétan Lherbon de Lussatz comparait mercredi devant son juge.

De Lussatz est un diplomate. Il refusa de répéter ce qu'il avait dit à M. Rabut. — Mais M. Rabut avait-il entendu ce que lui avait dit le Baron ?

Marius LARIQUE.



COMÉDIES HUMAINES

AVANT — APRÈS

AVANT, sur l'image publicitaire de la « Jouvence Capillaire Dunois », c'est une jeune dame à tête blanche. « Après », la même à tête noire.

Ayant vu et lu l'annonce chaque jour dans son journal, Mme Paul Gaumion, qui n'était, quant à l'âge et quant à la couleur ni d'avant ni d'après (ancienne blonde devenue quadragénaire aux cheveux gris), adopta, par suggestion, la lotion Dunois n° 41 extra-geai; elle fut tout d'un coup jeune et brune.

D'autre part, après quinze ans de mariage, son mari, devant ce renouveau, « ressentit les ardeurs d'une flamme nouvelle ».

Flamme folle, comme au temps lointain du voyage de noces et dont il était difficile de localiser le foyer. Flamme qui brûlait un peu partout, de long en large et de haut en bas.

Toutefois, la coquette n'avait pas prévu cet incendie généralisé, la teinture capillaire étant par définition localisée sur la tête. Son action brunissante n'en pouvait pas moins s'étendre à toute pilosité subalterne ou intermédiaire. Mme Gaumion acheta donc un deuxième flacon, aux fins d'harmonie générale.

Harmonie purement visuelle, car les colorants sont en principe destinés à la vue, même lorsqu'on les utilise à rendre plus attrayantes certaines gourmandises. On spécifie dans ce cas qu'ils sont, sinon comestibles, du moins inoffensifs.

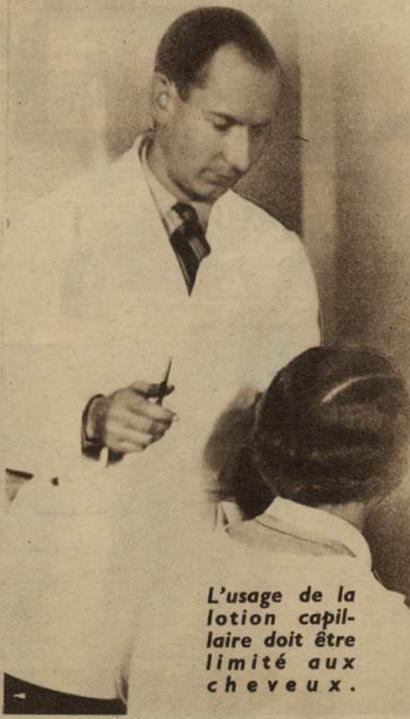
La Jouvence Dunois ne méritait ni l'un ni l'autre de ces deux qualificatifs, et M. Gaumion éprouva certains symptômes d'intoxication, qui furent, après analyse chimique, attribués à la lotion.

— Pardon, plaide M^r René Brunet, représentant les Etablissements Dunois, une lotion n'est pas faite pour la consommation, et vous avez eu tort en la détournant de son objet.

— Excusez-moi, rétorque son adversaire, avocat de M. Gaumion, un produit de beauté ne doit être toxique sous aucune forme et quel qu'en soit l'emploi. J'ai failli mourir empoisonné, j'ai souffert de coliques violentes, j'ai dû payer une semaine de clinique, je réclame le remboursement de mes frais et une indemnité de « pretium doloris ». Pour m'éviter ces désagréments, il eût fallu mettre une étiquette rouge sur votre flacon avec le mot « poison ».

— Non, s'obstine la défense, nous n'avons pas à spécifier que les eaux de beauté ou parfums de toilette ne sont pas potables ! En outre, la mention « capillaire » précise que l'usage de notre produit doit être limité aux cheveux. Si la plaignante en a étendu l'emploi, cela ne peut être qu'à ses risques et périls. Mais par-dessus tout, le plaignant est mal venu, en l'espèce, à nous vouloir rendre responsables d'une initiative personnelle que plaise au tribunal de décréter abusive.

Maître d'AVRANCHES.



L'usage de la lotion capillaire doit être limité aux cheveux.

CE QUI SE PASSE

Film hebdomadaire, par Marius Larique

Lundi Dans la vallée du Rhône, en plein cœur de la Provence, sur une côte boisée de pins et de chênes-verts, le moulin de Maître Daudet s'était arrêté, *peu-chère* ! depuis septante années, de moudre sa poésie. Alors, ces messieurs de Paris décidèrent de venir en grandes processions et farandoles célébrer les temps heureux où les aïeux des moulins tournaient aux souffles du Rhône, où la diligence de Beaucaire était attelée de trois grands chevaux, où le curé de Cucugnan prêchait ses ouailles dans la langue de Mistral, où les sous-préfets faisaient des vers. Une belle fête pacifique, quoi ! Mais voilà qu'aujourd'hui, en Provence, le *pastis* a remplacé l'Élixir du Révérend Père Gaucher. En ayant trop bu, l'un et l'autre, un sénateur socialiste et un jeune homme qui portait une fleur de lis à la boutonnière se battirent comme le loup avec la chèvre de M. Seguin. C'est que, voyez-vous, là-bas, quand le *pastis* s'en mêle, les vieilles rancunes reparaissent, et des hommes rendent des points à la Mule du Pape.



M. Léon Bon, sénateur, qui se querelle avec un royaliste.



M. Mourier apprit à Mlle Cotillon qu'elle avait un non-lieu.

Mardi Il n'y a plus d'affaire Cotillon. C'est ainsi. Le juge Benon a renvoyé des fins de toutes poursuites cette jeune femme au nom évocateur qui, l'an dernier, défraya si vivement la chronique. On se souvient qu'elle avait été, à la requête de l'inspecteur Bonny, inculpée de faux témoignage pour l'avoire accusé, lui, de chantage et extorsion de fonds. Voilà qui est bien. Si Mlle Cotillon n'est pas un faux témoin, Bonny est donc un maître-chanteur et un escroc. Le dilemme est clair et impérieux, et le juge ne pouvait y échapper. Eh bien, non ! Le même juge a aussi décidé que Bonny est aussi innocent de son crime que Mlle Cotillon du sien. Il n'y a pas de faux témoin, et il n'y a pas de maître chanteur, bien que l'une de ses négations impliquât forcément l'affirmation contraire. Mais la Justice désormais ne s'embarrasse point de logique. M. Benon a dû étudier le Code chez le juge Perrin-Dandin. Seulement, j'ai l'impression que, dans la circonstance, c'est nous qu'il prend pour l'huître.

Mercredi La Ganebière et le Vieux-Port retentissaient de cris furieux : « Au voleur ! Au voleur ! » On était au beau milieu de l'après-midi, et l'on sait, à Marseille, ce que crier veut dire. Un *gangs-tère*, un vrai, *avé* la casquette sur les yeux et le revolver au poing, dévalait à grandes jambées, entre les passants terrorisés. Il serrait sous son bras une sacoche qu'il venait d'arracher, comme ça, en plein jour, à un employé de la criée aux poissons du quai de Rive-Neuve. Le *gangs-tère*, la sacoche et les onze mille francs qu'elle contenait, allaient disparaître, lorsqu'un cantonnier qui, sa lance à la main, arrosait tranquillement la chaussée, se trouva sur leur passage. Ah ! ce ne fut pas long ! Notre cantonnier, comme un paladin du moyen âge, braqua sa lance sur le bandit et te l'arrosa de la belle manière, des pieds à la tête. Alors, l'autre, sous cette douche, lâcha la sacoche et se sauva comme un lapin, car tels sont les gangsters marseillais : ils n'ont peur de rien au monde... sauf de l'eau !



La simple lance d'un arroseur mit en fuite le gangster.



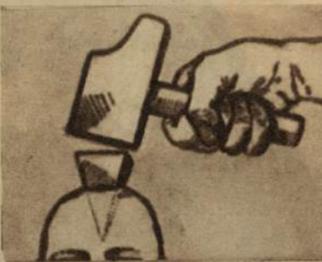
Le poète Raoul Ponchon a dit en vers : « In vino veritas ».

Judi A jeun, il était bien gentil, Henri Bertin. Il ne rudoyait point sa femme et caressait sa fillette. Mais, au fond, il ne devait pas avoir une bonne âme, car il devenait violent et méchant lorsqu'il avait un petit verre dans le nez. Pour ça, j'en suis sûr, et je m'en tiens aux vers de Raoul Ponchon, que cite volontiers mon vieil ami de quatorze ans :

Car telle est, du vin, l'efficace,
Qu'il rend meilleurs les braves gens,
Cependant que, les cœurs méchants,
Il coriace !

Bref, Henri Bertin avait tort de boire, puisque ça ne lui réussissait pas. Rentrant chez lui, à la nuit, il se prit de querelle avec sa femme. « Si tu te soûles, criait-elle, avec quoi rempliras-tu la casserole ? — Avec ça ! » répondit-il. Et de ladite casserole il la coiffa si vigoureusement qu'on dut la conduire à l'hôpital Tenon. « Ben quoi, dit Bertin, une casserole, ça n'a jamais fait de mal à une marmite ! »

Vendredi Vous rappelez-vous cette image publicitaire que l'on vit, pendant des années et des années, paraître dans tous les journaux ? A grands coups de marteau, un coin pénétrait dans le crâne d'un homme au visage rebondi. Au-dessous, on lisait : « Enfoncez-vous bien ça dans la tête !... Grâce aux produits X..., vous ne souffrirez plus ! » Le conseil a paru bon à Eugène Brancion, cultivateur aux Avaises, petit hameau bourguignon. Las de souffrir, il a pris un clou long de douze centimètres, se l'est planté sur le front, et d'une main valide et résolue y a donné un tel coup de marteau que le clou, d'un seul coup, lui entra tout entier dans la tête. C'est un gars qui avait la réputation d'une tête dure, mais elle n'a pas résisté à cette médecine : il est mort presque instantanément. Je ne sais si le produit que nous vantait l'homme au marteau possédait les vertus annoncées. Mais pour le malheureux Brancion, qui s'est bien enfoncé ça dans la tête, il est bien certain maintenant qu'il ne souffrira plus.



Une image publicitaire qui a fait le tour de France.



P'tit Louis Saucisson fut ficelé par les gendarmes.

Samedi On a lu, il y a trois semaines, dans *Détective*, le récit de l'assassinat du père Mittlelette, le galant coiffeur de Cys-en-Soissonais. Ses meurtriers n'ont pas couru longtemps. En quarante-huit heures, trois sur quatre ont été arrêtés. Naturellement, c'est sur le copain en fuite, Jean le contrebandier, qu'ils rejettent la responsabilité du coup. En attendant, on aurait tort de les prendre pour des agneaux sans tache. Les sobriquets qu'ils portent orgueilleusement en disent long sur leur aimable nature. Le premier, Georges Chacun, se faisait appeler Jo-la-Massue, et les deux autres, Raymond Duranton et Louis Lemessier, dit P'tit-Louis Saucisson, lorsque, dans la nuit, les gendarmes les découvrirent enfermés dans une cahute de bois, au milieu d'un terrain vague, à Bagnolet, se précipitèrent vers d'énormes revolvers qu'ils gardaient près de leur lit, à portée de la main. Mais les gendarmes furent les plus prompts. En rien de temps, Duranton se trouva par terre et Saucisson ficelé.

Dimanche Et tous les ans, c'est la même histoire ! Dès que surviennent les chaleurs, on voit reparaître dans les journaux la rubrique des « Baignades mortelles ». Du nord au midi, et d'est en ouest, le fleuve la rivière, la mer et l'océan charrient leur lot traditionnel de cadavres. Et, dans une proportion effrayante, ce sont des morts qui ressemblent terriblement à des suicides. Pour un accident qui est dû véritablement à la fatalité, on en compte vingt que l'imprudence a causés. Celui-ci, pris de congestion, se baignait après avoir déjeuné trop copieusement, celui là, qui ne savait pas nager, s'est aventuré stupidement loin du rivage. Les baignades mortelles qui irritent le plus ma raison, ce sont à coup sûr celles que provoque l'ignorance de la natation ! Il faut être fou pour se jeter à l'eau sans savoir nager. Montez-vous à cheval sans apprendre ? Conduisez-vous une auto sans permis ? Alors, je reprends ma vieille idée du brevet de natation obligatoire !



Avec les chaleurs reviennent les « baignades mortelles ».

FAITS DIVERS

LE REPAS MACABRE

Chisinau (Bessarabie). — D'un correspondant particulier.

Le joli village d'Onitsani, en Bessarabie, vient d'être le théâtre d'un drame dont les détails dépassent en horreur tout ce que l'imagination humaine peut concevoir.

Stephan Nicolae, descendant de colons allemands, était l'homme le plus considéré de la région. Son prestige était si grand que, voici huit années, un groupe de ses amis vint le prier de poser sa candidature aux élections législatives, et il s'en fallut de peu que ce cultivateur ne devint membre du Parlement roumain.

Stephan Nicolae, héritier d'une grande fortune, augmenta encore sa richesse par son mariage : il épousa, il y a trente ans, la fille du propriétaire des champs voisins des siens. Cependant, il était tout le contraire d'un bon époux : dès le début, il négligea sa femme, préférant courir les aventures, changeant fréquemment de maîtresses et dilapidant avec elles ses revenus. Sa dernière favorite en titre fut une Russe, une nommée Euphrosine Ghibov, qui était arrivée à la commune avec un orchestre de « balalaïka ». Le vieux Nicolae réussit à la persuader, au prix de nom-

Très considéré dans sa région et possesseur d'une grande fortune, Stephan Nicolae augmenta sa richesse...



... en épousant la fille du propriétaire des champs voisins des siens.

Euphrosine Ghibov devint la maîtresse de Stephan Nicolae.



l'hôte, il prit une assiette avec quelques bouchées de viande et sortit pour la porter à Mme Nicolae. Il chercha celle-ci partout, fouilla toute la maison, en vain. Un soupçon le prit : sans rejoindre la société, il alla trouver le chef de gendarmerie, lui communiquant son inquiétude au sujet du sort de

L'arrivée du gendarme fit un instant battre d'effroi le cœur d'Euphrosine et de son amant. Mais bientôt ce fut la première qui recouvrit son sang-froid. Elle se montra prévenante à l'égard du gendarme, lui offrant à diner, lui posant de nombreuses questions de façon à ne pas lui permettre de s'enquérir de l'absence de Mme Nicolae. Le gendarme, craignant lui-même l'influence du riche cultivateur, s'en serait peut-être tenu là, si le voisin, ancien fiancé de Mme Nicolae, ne s'était pas adressé au mari :

— Et ta femme, où est-elle ? Tu aurais dû, pour le moins, l'inviter à ta table...

Ce fut Euphrosine qui répondit à la place de Nicolae :

— Elle est partie pour Chisinau se faire soigner à l'hôpital. Elle ne reviendra plus.

C'est étrange, vraiment étrange, dit le voisin, en hochant la tête. N'est-il pas arrivé quelque chose à cette pauvre femme ? Réponds-moi, Stephan, c'est à toi que j'adresse la parole !

Mais Stephan Nicolae ne put rien répondre, car à cet instant, il s'évanouit et, sans connaissance, il s'écroula par terre. Tous les invités furent, dès lors, persuadés que quelque chose était arrivé à la femme de Nicolae. Ce dernier revint à lui et fut soumis à un interrogatoire serré de la part du gendarme. Peu à peu, on apprit toute la vérité. Sur l'insistance et avec la complicité agissante d'Euphrosine, Nicolae avait assassiné, à coups de hache, sa femme ; puis les deux criminels avaient dépecé le corps dont ils avaient fait rôtir certaines parties et les avaient servies aux invités, tandis qu'ils avaient enfoui le reste à plusieurs endroits de la maison.

Cet aveu des assassins produisit un effet indescriptible sur l'assistance. Presque tous les invités furent pris d'un malaise violent à la pensée qu'ils venaient de se livrer à l'anthropophagie. L'instituteur courut, comme un fou, hors de la maison, jusqu'au bord du fleuve Dniester et il fallut l'empêcher de force de s'y jeter. Le pope lui aussi devint malade et déclara que jamais il ne pourrait plus servir Dieu, car, ayant mangé de la chair d'une créature humaine, il en était devenu indigne. Les paysans, rassemblés à la nouvelle du crime horrible, assaillirent la gendarmerie où étaient tenus prisonniers les deux criminels, mais ne purent s'emparer que de la personne de Nicolae qu'ils lynchèrent.

Quant à l'abominable sorcière, elle s'en tira à bon compte : la gendarmerie la transporta en toute hâte à Chisinau. Elle ne risque point de payer de sa vie son crime, étant donné que la peine de mort est abolie en Roumanie.

G. STREM.



Dans sa villa d'Onitsani, Nicolae vivait avec sa femme et sa maîtresse.

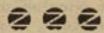
V. — ON DEMANDE UN BOURREAU (1)

NOU MÉA possède un musée, qui est composé d'une galerie en bois, où s'alignent des vitrines dans lesquelles on a rangé un grand nombre de cailloux de diverses couleurs qui représentent les richesses minières du sol calédonien. Au mur, sont accrochées des armes canaques : haches de silex, casse-têtes, flèches et sagaies, tandis que sur des tables reposent quelques attributs de la vie indigène : pirogues en miniature, dieux et fétiches de bois grossièrement sculptés, tabous et toguis. Rien de tout cela n'est très rare ni très passionnant et l'on en voit tout autant, sans aller si loin, au Musée des Colonies, à Vincennes. Aussi le Musée de Nouméa est-il le plus souvent désert et, sans doute, aucun pas ne ferait-il jamais crier son parquet bien ciré, sans les gamins qui viennent, au sortir de l'école, sous prétexte de s'initier aux curiosités naturelles de leur patrie, soulever prestement, en l'absence du conservateur occupé à biner son jardin, le tapa en fibre de coco qui dissimule aux regards pudiques le sexe vigoureux des statuettes canaques.

Ce n'est pas dire que Nouméa soit dépourvu de tout intérêt muséographique. Il détient au contraire l'une des plus belles pièces de collection qui soient au monde. Seulement, le malheur veut qu'elle lui vienne du bagne : c'est sa guillotine, la plus fameuse des guillotines, la guillotine sur laquelle, le 21 janvier 1793, place de la Révolution, monta le roi Louis XVI.

Comment a-t-elle échoué là-bas ? Tout bonnement avec les premiers bagages de la Pénitencière, par la fantaisie d'un administrateur économe qui estimait que les objets, comme les hommes, si illustres soient-ils, n'ont pas rempli tout leur destin tant que l'impotence ne les a point frappés. Indésirable en France, où de sanglants souvenirs rendaient sa vue odieuse à trop de regards, elle était apte à faire sa dure besogne au bagne des antipodes où, elle, la régicide, que nulle honte ne touchait plus, poursuivait avec l'horrible sérénité des choses son infâme carrière, jusqu'à l'heure de la retraite.

La retraite est venue. Depuis de longues années, bien avant le licenciement du Grand Collège, la guillotine historique n'officiait plus. Un instrument plus moderne, digne des siècles de civilisation où nous sommes entrés, a remplacé à l'île Nou cette contemporaine des diligences. Mais moins fortunée qu'un fonctionnaire à deux pattes, elle n'a point regagné la mère patrie. En vain Carnavalet l'a réclamée. La Nouvelle refuse sa liberté. Tel est Nouméa, qui vomit le bagne, mais qui s'est attaché à sa guillotine — la guillotine du roi. Dame, on aura beau dire, il est flatteur de détenir un pareil article dans son magasin des accessoires. Ainsi que les pauvres humains, les pays ont leurs vanités.



Avec son décor immobile de ville morte ou s'agitaient, comme des fantômes, les derniers gratte-papier de la Pénitencière et les loques humaines chargées de crimes qui attendaient, dans cet horizon de soleil et de murs blancs, la minute libératrice du grand passage, l'île Nou, avant d'être vouée aux fastes de la vie civile, a figuré pendant quelques années une espèce de Conservatoire du bagne. Sa visite était inscrite dans le protocole de la colonie. Lorsqu'un étranger de marque traversait Nouméa, il n'y coupait pas, entre la réception au gouvernement et le banquet au cercle, d'un petit voyage à l'île Nou. Le gouverneur, le commandant militaire, le maire et quelques hauts fonctionnaires accompagnaient les invités. Bien entendu, les dames étaient de la fête. On promenait ce beau monde le long des quais déserts, dans les rues, véritables chaussées romaines, qu'aucune circulation ne troublait plus ; ils visitaient des édifices qui paraissaient bâtis pour des siècles, une église, le palais du commandant, dont l'abandon évoquait une énorme cité du cinéma après la prise de vues. Enfin, on les conduisait dans la maison de réclusion, dont ils parcouraient en caquetant la cour intérieure, les galeries de ronde, les immenses couloirs vides. Pour eux, on ouvrait et refermait les cellules désormais inhabitées, et le cicérone, pareil à un gardien de musée, donnait des détails, rappelait des noms de condamnés célèbres qui avaient passé dans ces cachots.

Mais le clou c'était la guillotine. Non pas la vieille jacobine, enfouie on ne sait où, dans quelque lugubre débarras, mais l'autre, la neuve, celle qu'on érigeait encore, de loin en loin, pour une exécution capitale, devant la prison de Nouméa. Pour la circonstance, sur un ordre du gouverneur, les Canaques de l'expédition en tiraient au dehors les pièces démontées. Au centre d'un petit promontoire, face à la rade, elle était dressée en peu d'instants, toute prête à remplir son sinistre office. Alors, on l'entourait, on l'examinait curieusement, on se faisait expliquer son mécanisme. A la vérité, elle n'impressionnait guère, dans ce riant paysage maritime, sous le ciel éclatant, et l'on se prenait presque à regretter l'aube louchée d'un matin d'hiver, avec le supplicie titubant, dont le col échancré hallucine tous les yeux. C'est là qu'elle se montre dans tous ses avantages.

A ce moment, subissant peut-être cet indicible dépit, une dame se tournait vers le gouverneur :

— Ne peut-on pas la faire fonctionner ? demandait-elle.

— Mais comment donc ! chère amie ! répondait ce galant homme.

On apportait aussitôt une botte de paille, que l'on introduisait dans la lunette. La chère et curieuse créature, invitée à jouer elle-même les Deibler, appuyait sur le bouton du dé clic, en frissonnant délicieusement, et le couteau tombait, bref, coupant la paille comme au massicot. Une vraie partie de rire.



Depuis longtemps, la guillotine n'était qu'une attraction pour les touristes de l'île Nou, lorsque, brusquement, en 1920, la Cour d'assises de Nouméa prononça coup sur coup trois condamnations à mort. La dépense de ces exécutions incombait au budget local. Alors, on s'avisait que la colonie ne possédait pas de bourreau !

Oui, telle fut la surprenante situation devant laquelle se trouvèrent les autorités. La Nouvelle tenait, sous la main, un bagne, des cours punitives, une guillotine, mais elle était dépourvue d'exécuteur des hautes œuvres. Pourtant, l'événement, tout étonnant qu'il fût, était explicable. Jusque-là, l'administration pénitentiaire avait détenu une sorte de monopole de la peine de mort. Elle entretenait un bourreau pour appliquer à l'occasion les sentences du tribunal maritime spécial qui jugeait les crimes des forçats en cours de peine, des assignés, des relégués et des libérés encore soumis à son contrôle. Et quand, à son tour, la Cour d'assises de Nouméa infligeait la peine capitale, l'administration pénitentiaire, courtoise voisine, prêtait obligeamment son matériel et son personnel.

C'était le bon temps. On dressait la machine sur la place du Marché, et la cérémonie se déroulait avec une pompe qui n'était pas funèbre. Dans la ville lointaine, où les distractions sont rares, une décapitation attirait le meilleur de la foule. Sous l'éclat tropical d'un matin sans crépuscule, les vêtements blancs des hommes, tous si pareils qu'ils évoquaient une parade militaire, mêlés aux toilettes plus européennes des femmes, éternelles esclaves de Paris sous toutes les latitudes, évoluaient parmi les soies multicolores dont s'habillaient les indigènes. Les fenêtres s'ouvraient et des bouquets de visages curieux apparaissaient, car les riverains avaient convié leurs amis à profiter de ces places de choix. Dans les rues avoisinantes, où l'on avait garé les attelages, les chevaux s'ébrouaient, heurtaient le sol de leurs sabots ferrés. De loin en loin, un étalon, sentant l'approche d'une pouliche, se mettait

Le clou du musée de Nouméa : la fameuse guillotine sur laquelle monta le roi Louis XVI... et Macé, l'ancien bourreau.



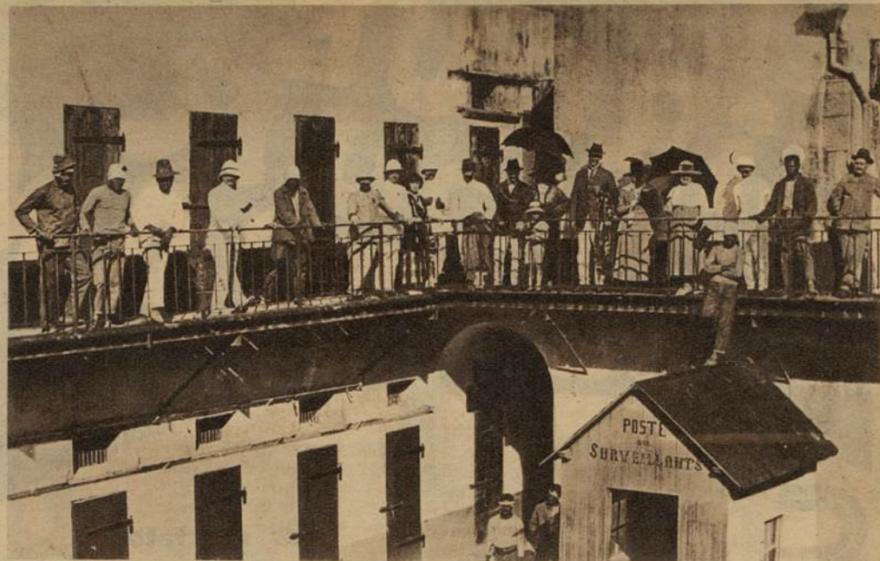
Avec son décor immobile de ville morte, l'île Nou fut longtemps un genre de conservatoire du bagne.

API

à hennir. Dans les poulaillers, les coqs chantaient, crevant de leurs cris aigus la rumeur grandissante des humains. Des canaques rieurs, assis, du revers de la main, la chute du couperet, se promettaient mille félicités à voir trancher une « cabèche ». On se serait cru à la kermesse.

Alors, La Nouvelle s'enorgueillissait d'un maître-bourreau, appelé Macé, mais que des gens, aveuglés de littérature, avaient baptisé *Monsieur de Nou*. Ancien forçat, Macé avait, à sa libération, sollicité et obtenu cet emploi qui lui valut l'octroi d'une maison champêtre, où il cultivait la fleur odorante et le légume nourricier. A chaque vacation, il recevait une somme de dix francs, deux bouteilles de vin et une boîte de sardines. C'était assez pour lui donner du cœur à l'ouvrage, et lui inspirer une solide anti-

(1) Voir *Départ* depuis le numéro 344.



La visite de la maison de réclusion, de ses galeries de ronde, de ses immenses couloirs vides, était inscrite dans le protocole de la colonie.

GRAND
REPORTAGE

APRÈS LE BAGNE

PAR ALAIN
LAUBREAUX

pathie envers les présidents de la République, dont la clémence tempérait parfois le verdict des tribunaux. « Des pères-la-Grâce ! » disait-il avec un accent de mépris souverain.

Macé avait le culte de son état. Il était pénétré de son importance : « Je n'ai jamais gâté l'ouvrage, affirmait-il, Deibler n'en peut pas dire autant ! » Si, à l'ordinaire, il soignait peu sa mise, vêtu de toile écrue et fort rapiécée, coiffé d'un feutre informe et sale, et, sans souci de sa dignité, se saoulant comme un rabouin chaque jour que Dieu fait, il n'en allait pas de même lorsqu'il officiait. On le voyait arriver d'une démarche compassée sur le lieu de l'exécution. Pour la circonstance, il endossait une redingote et, sur le faux-col, que nouait une cravate mince comme une ficelle, se dressait une face âpre et ridée, noire à force d'être rouge, où s'érigait la bosse d'un énorme et terrible nez. De chaque côté pendait une nappe de cheveux gris et dessous s'agitait une barbe enchevêtrée. Détail horrible, Macé portait des gants clairs, qu'il retirait soigneusement à l'instant d'accomplir sa sinistre besogne.

L'amour de la toilette chez ce bourreau éclata dans un mot qu'un témoin m'a rapporté. Ce matin-là, sa tâche faite, Macé se disposait à s'en aller, tandis que les aides démontaient sa machine, quand il s'aperçut qu'un peu de sang avait giclé sur sa redingote. Une vive contrariété crispa son affreux visage, et lançant au panier, qui contenait la tête du supplicié, un regard inexprimable :

— Sale cochon ! fit-il.

Après Macé, il y eut encore deux bourreaux titulaires à l'île Nou, mais l'histoire ne nous a point conservé leurs noms. L'un d'eux, qui n'avait pas la haute couleur de son prédécesseur, avait inventé une guillotine capable de décapiter cinq personnes en trois minutes, sans que l'on eût même à toucher un déclic. Le condamné se tranchait lui-même la tête, par le jeu de la bascule, qui actionnait automatiquement le couteau. Mais cet homme d'étude eut beau proposer son ingénieux appareil à l'administration, elle ne voulut point l'adopter. Au bagne comme ailleurs, c'est le destin des inventeurs d'être des méconnus.



Aujourd'hui, pressée par son déménagement prochain, la Pénitentiaire ne se sou-

ciait plus d'hospitaliser un bourreau. La colonie, de son côté, à qui l'utilité de ce fonctionnaire apparaissait pour la première fois, se trouvait prise au dépourvu.

Les Journaux locaux — je m'en accuse — signalèrent cette anomalie et, avec une ironie que les intéressés ne goûtaient point, dénoncèrent la carence du gouvernement. Celui-ci s'alarma. Le Conseil général fut invité d'urgence à voter des crédits. On créa un emploi de bourreau.

Mais personne ne se présenta pour la remplir. Malgré des primes alléchantes et la perspective d'une retraite, aucun aspirant au titre de *Monsieur de Nouméa* ne se révéla parmi la population calédonienne.

L'affaire devenait grave. Sans l'avouer, les autorités se prenaient à espérer que la Cour suprême casserait le fâcheux arrêt qui les mettait en si grand embarras. Mais la Cour de cassation rejeta les trois pourvois. Comme elles étaient parties pour Paris, les condamnations revinrent à Nouméa. Il n'y avait plus à reculer. Mais que faire ? Un moment, on songea à câbler au ministère de la Justice pour réclamer le concours de M. Deibler en personne. Vingt-cinq mille kilomètres à l'aller, vingt-cinq mille au retour, cela ne faisait guère qu'un petit tour du monde à offrir à Monsieur de Paris. Plus que le ridicule, on craignait un refus. On s'abstint.

Pourtant, à force de multiplier les avantages et les faveurs, on finit par susciter un candidat. C'était un vieillard plein d'alcrité, connu à Nouméa pour l'amour qu'il vouait au rhum de Bacouya. On lui en avait promis un fût. Mais on eut le tort de ne pas le lui donner avant la cérémonie, comme aux condamnés. A la vue de la guillotine qui se dressait devant la prison de Nouméa, le cœur lui manqua. Il pâlit, chancela et s'évanouit. A la minute critique, le bourreau, si difficile à découvrir, s'anéantissait !

Les magistrats étaient blêmes. Déjà, le procureur se demandait avec terreur si, pour assurer le respect de la loi, il n'allait pas être contraint d'opérer lui-même, lorsque le directeur de la prison sauva la situation. Il avait, dans une de ces cellules, un soldat en prévention de conseil de guerre. Peut-être, en lui offrant la promesse d'un non-lieu, qu'il serait possible de négocier avec l'autorité militaire...

Il n'acheva point sa proposition. Le procureur s'y raccrocha comme le naufragé à la bouée :

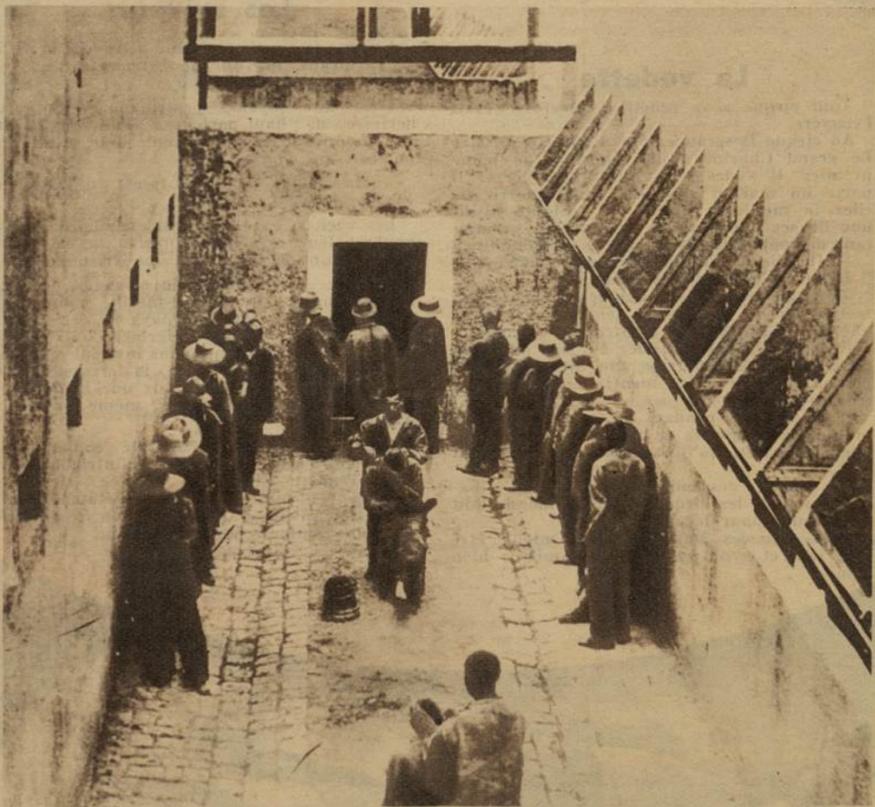
— J'en fais mon affaire ! s'écria-t-il.

C'est ainsi que ce jour-là à Nouméa, un soldat emprisonné gagna les galons de l'innocence, et qu'au prix, peut-être, d'une injustice, on put déclarer que justice fût faite.

Alain LAUBREAUX.



Depuis longtemps, la guillotine n'était qu'une distraction pour les touristes de l'île Nou...



...devant qui le cicerone évoquait les scènes lugubres de la toilette des condamnés à mort

La semaine prochaine
PLACE DES COCOTIERS

LE CIRQUE DU TOUR DE FRANCE

(De notre envoyé spécial)

C'est un véritable cirque ambulante, un cirque un peu prétentieux, qui a pris pour piste la France entière.

Mais c'est un véritable cirque qui se promène pendant près d'un mois avec ses managers, ses vedettes, ses clowns, sa parade, ses bastringues et ses dzimbadaboum.

Il y a aussi du sport et même du vrai, comme au cirque il y a souvent de bons numéros.

M. Henri Desgrange est ainsi une sorte de Barnum qui traîne toute sa troupe derrière lui dans un bruit de klaxons, un nuage de poussière et un vol de prospectus.

Toute la troupe, d'ailleurs, gagne sa vie. Ceux qui ont parlé des forçats de la route ont un peu exagéré. Bien sûr, c'est un métier dur et épuisant. Mais il rapporte. Sous le chapiteau, le trapéziste qui fait de la voltige exerce, lui aussi, une profession qui n'est pas de tout repos.

Mais c'est une attraction.

Le coureur en est une autre.

On peut évidemment s'attendre sur le sort des routiers. Ils n'ont pas de gros contrats. Ils n'ont pas l'appui de puissantes marques.

Ils débutent quoi !...

Au cirque non plus, on n'entretient pas les apprentis avec du poulet.

Les spectateurs

Mais il faut voir les spectateurs, échelonnés tout le long de la route. Ceux-là aiment le cirque Desgrange.

Il y a les habitués qu'on revoit chaque année aux mêmes places, je veux dire dans les mêmes villes, dans les mêmes côtes.

La cavalcade passait dans une importante cité du Nord quand quelqu'un s'écria :

— Tiens les voilà.

Ils étaient dans une puissante voiture claire, un homme et cinq femmes. L'homme était grisonnant et les femmes très maquillées.

— Tous les ans, on est sûr de les retrouver, m'expliqua-t-on. L'homme est toujours le même. Mais le plus souvent les femmes ont changé.

Cet admirateur des « géants de la route » est le tenancier de la maison hospitalière. Tous les ans, au moment du passage du Tour, il embarque ses pensionnaires dans sa voiture et les conduit voir les coureurs.

Ce jour-là, la maison est vraiment close.

Il est vrai d'ailleurs que c'est à une heure creuse.

— Et puis, comme dit le taulier, il faut bien faire des sacrifices pour le sport.

Mais le plus fidèle des fervents du Tour n'est pas là,

Un véritable cirque qui se promène pendant près d'un mois, avec ses managers, ses vedettes, ses clowns, sa parade. Un cirque avec ses entrées comiques et ses drames cachés...

J'ai finalement eu le mot du mystère.

Les deux hommes étaient d'honorables commerçants du faubourg Saint-Martin spécialisés dans le placement des femmes au corps généreux et qui profitaient du Tour de France pour visiter leur aimable clientèle des rues chaudes et procéder aux mutations nécessaires.

Miss Paris

Il y a une femme dans le Tour. Elle le suit dans une voiture qui semble peinte avec du rouge à lèvres. C'est Miss Paris.

Miss Paris suit toute l'étape au risque d'abimer son teint. A l'arrivée, il faut qu'elle aille se faire coiffer, qu'elle s'habille.

Et, à dix heures, elle apparaît dans le music-hall ou le cinéma de la ville. Elle fait son petit numéro et repart.

Il y a des « boulots » qui ne sont pas rigolos pendant le tour.

Mais le moins réjouissant, à mon sens, est encore celui qui consiste à faire tous les soirs le numéro de l'« ambassadrice de Paris ».

La ville en folie

Pendant tout le temps de l'arrêt du Tour, la ville est en folie. C'est du quatorze juillet renforcé, une foire de vingt-quatre heures pendant lesquelles les haut-parleurs se renvoient des chansons, comme des injures.

La ville est soudain transformée, comme une bonne petite bourgeoise qui soudain se serait mise à faire la noce.

Le voyageur innocent et ignorant du sport cycliste qui y débarque ne la reconnaît plus.

Il va à son hôtel habituel qu'il trouve bruyant au point qu'il ne le reconnaît plus.

— Une chambre, demande-t-il timidement, au premier comme d'habitude.

— Une chambre au premier, entendu. Mais à vingt kilomètres d'ici.

Et le Tour repart.

Il ne laisse derrière lui qu'un tas de papiers sales, comme un cirque.

(A suivre.)

Marcel CARRIERE.

Tout cirque a sa vedette. Au cirque Desgrange, c'est Charles Pélissier, le grand Charlot, qui, cette année, a voulu en mettre un coup...

cette année. On le regrette. Lui aussi était propriétaire d'une « maison » dans le Midi. Il n'emmenait qu'une de ses pensionnaires, sa préférée. Mais il faisait le Tour tout entier.

Et, à chaque arrivée sur le vélodrome, c'était Manon ou Carmen qui était là, souriante, pour offrir le bouquet de fleurs traditionnel au vainqueur.

Les suiveurs

Comme le cirque promène à travers la ville sa cavalcade, le Tour de France traîne avec lui sa caravane publicitaire.

C'est une joyeuse bastringue ambulante, hérissée de haut-parleurs. D'un taxi vert des hommes verts s'élancent pour vendre le portrait des coureurs.

— Les vingt cartes postales, un franc au lieu de deux.

Les vaches, avec des beuglements sinistres, vantent leur caractère différent et célèbrent tour à tour leur gaieté ou leur tristesse.

Un car, grand comme un magasin, propage les louanges d'un réveil-matin, comme c'était nécessaire dans un pays où, cette nuit-là, il n'y a pas moyen de fermer l'œil. Et des mégaphones tonitrueurs vous invitent à goûter un apéritif de choix devant la terrasse où on est justement installé depuis une heure sans parvenir à se faire servir, même un verre d'eau fraîche.

Tous les genres de l'activité commerciale sont représentés. Une voiture m'intriguait particulièrement. Elle était montée par deux hommes en maillot sport qui étaient d'une discrétion suspecte. Quelquefois on voyait avec eux une femme : jamais la même.

La vedette

Tout cirque a sa vedette. Autrefois c'était l'écuyère.

Au cirque Desgrange, c'est Charles Pélissier. Le grand Charlot a une élégance de jeune premier. Il a des yeux qui font rêver et il porte un maillot gris qui semble sortir de chez le meilleur faiseur. Et, comme disait une de ses admiratrices, installé au premier rang des populaires, pour mieux l'applaudir :

— Il a beau avoir du noir plein la gueule, il fait tout de même distingué.

C'est un avantage inappréciable dans un métier où on n'a pas le temps de se faire une beauté avant de se montrer aux dames.

Et puis Charles Pélissier en met un coup, cette année. On a trop vite dit qu'il était pompé. Il veut faire mentir ces jugements trop prompts.

Il se dépêche, pendant qu'on est encore en plaine, de se mettre en valeur. Il est individuel. Mais c'est qu'il veut jouer son jeu tout seul.

Les équipes ressemblent un peu aux « Familys » dans les cirques. Tout le monde doit se dévouer pour le chef.

Alors Charles Pélissier aime mieux être tout seul et avoir sa petite « Family » bien à lui.



**FORCE
SANTÉ
VIGUEUR**

Le **BONHEUR** et la **JOIE** au **FOYER**



par par la **SANTÉ.**
L'ÉLECTRICITÉ

L'Institut Moderne du Dr. M.A. Grard à Bruxelles vient d'éditer un traité d'Electrothérapie destiné à être envoyé gratuitement à tous les malades qui en feront la demande. Ce superbe ouvrage médical en 5 parties, écrit en un langage simple et clair explique la grande popularité du traitement électrique et comment l'électricité, en agissant sur les systèmes nerveux et musculaire, rend la santé aux malades, débilités, affaiblis et déprimés.

La cause, la marche et les symptômes de chaque affection sont minutieusement décrits afin d'éclairer le malade sur la nature et la gravité de son état. Le rôle de l'électricité et la façon dont opère le courant galvanique est établi pour chaque affection et chaque cas.

L'application de la batterie galvanique se fait de préférence la nuit et le malade peut sentir le fluide bienfaisant et régénérateur s'infiltrer doucement et s'accumuler dans le système nerveux et tous les organes, activant et stimulant l'énergie nerveuse, cette force motrice de la machine humaine.

Chaque famille devrait posséder cet ouvrage pour y puiser les connaissances utiles et indispensables à la santé afin d'avoir toujours sous la main l'explication de la maladie ainsi que le remède spécifique de la guérison certaine et garantie.

C'EST GRATUIT. Hommes et femmes, célibataires et mariés, écrivez une simple carte postale à Mr le Docteur M.A. GRARD, 30, Avenue Alexandre Bertrand, BRUXELLES-FOREST, pour recevoir par retour, sous enveloppe fermée le précis d'electrothérapie avec illustrations et dessins explicatifs. Affranchissement pour l'étranger : Lettres fr. 1.50 - Cartes fr. 0.90

Le traité d'electrothérapie comprend 5 chapitres :

1re PARTIE :

SYSTÈME NERVEUX.

Neurasthénie, Névroses diverses, Névralgies, Névrites, Maladies de la Moelle épinière, Paralyties.

2me PARTIE :

ORGANES SEXUELS et APPAREIL URINAIRE.

Impuissance totale ou partielle, Varicocèle, Pertes Séminales, Prostatite, Écoulements, Affections vénériennes et maladies des reins, de la vessie et de la prostate.

3me PARTIE :

MALADIES DE LA FEMME.

Métrite, Salpingite, Leucorrhée, Écoulements, Anémie, Faiblesse extrême, Aménorrhée et dysménorrhée.

4me PARTIE :

VOIES DIGESTIVES.

Dyspepsie, gastrite, gastralgie, dilatation, vomissements, aigreurs, constipation, entérites multiples, occlusion intestinale, maladies du foie.

5me PARTIE :

SYSTÈME MUSCULAIRE ET LOCOMOTEUR.

Myalgies, Rhumatismes divers, Goutte, Sciatique, Arthritisme, Artério-sclérose, Troubles de la nutrition, Lithiases, Diminution du degré de résistance organique.

Directement
importé **POUR VOUS**



de la **T.S.F. AMÉRICAINE**

6 Lampes superhétérodyne, garanti **1 AN**

MODÈLE "QUEEN"

6 lampes (deux 6 D6, une 6 A7, une 6 B7, une 42, une 80) **TOUTES ONDES** de 15 mètres à 2.000 mètres en 3 bandes, 3 condensateurs, cadran lumineux "Airplane", contrôle de tonalité, antifading, contrôle de sensibilité, prise pick-up, haut-parleur dynamique licence T. H. fonctionnant sur courant alternatif 110-220 volts, 50 périodes.

PRIX **1145 fr.**

AU COMPTANT

A CRÉDIT

50 fr.

A LA COMMANDE 100 fr. à la livraison et 12 mensualités de 100 fr.

MODÈLE "KING"

6 lampes (deux 78, une 6 A7, une 75, une 43, une 25 Z5) **TOUTES ONDES** de 200 à 2.000 mètres, 3 condensateurs, cadran lumineux "Airplane", antifading, contrôle de tonalité, prise pick-up, haut-parleur dynamique, licence T. H. Fonctionnant sur tous courants, alternatif et continu.

PRIX **995 fr.**

AU COMPTANT

A CRÉDIT

50 fr.

A LA COMMANDE 100 fr. à la livraison et 10 mensualités de 100 fr.

RENSEIGNEMENTS ET CATALOGUE SUR DEMANDE
BULLETIN DE SOUSCRIPTION D 1

Je soussigné déclare souscrire à un

POSTE AIR KING, modèle "QUEEN" ou "KING"

aux conditions stipulées ci-dessus

PAIEMENT au comptant ou à crédit

Nom _____

Prénoms _____

Profession _____

Adresse de l'emploi _____

Adresse personnelle _____

SIGNATURE _____

Ville _____

Départ. _____

N. B. — Biffer les mentions inutiles et ne laisser subsister que le nom du poste et le mode de paiement choisi. Ecrire très lisiblement.

LES 100 PREMIÈRES SOUSCRIPTIONS REÇUES AU COMPTANT BÉNÉFICIERONT DE RÉDUCTIONS LES RAMENANT AUX PRIX CI-DESSOUS

MODÈLE "KING", 950 fr. NET

MODÈLE "QUEEN", 1100 fr. NET

DÉCOUPER CE BON ET L'ADRESSER A

I.R.F. AGENT DES GRANDES MARQUES **99, rue de Rome PARIS (17e)**
SPÉCIALITÉ DE POSTES-AUTO - Tél. CARNOT 79-78

POUR LA PUBLICITÉ DE "DÉTECTIVE"

NOUVELLE ADRESSE

Mme H. DELLONG
1, rue Lord-Byron
BALZAC : 33-91

RAYMOND FAUCHET



ENNEMI PUBLIC

roman

Ennemi Public : cette récente qualification des bandits modernes témoigne de la formation de combat qu'adopte contre eux la société : elle appelle à l'aide tous ses membres, et non plus sa seule police, trop faible, souvent impuissante, parfois complice...

L'homme est alors proclamé, du consentement unanime, et nous allons dire : par acclamations, — « ennemi public ». (Et l'on donne même des numéros.)

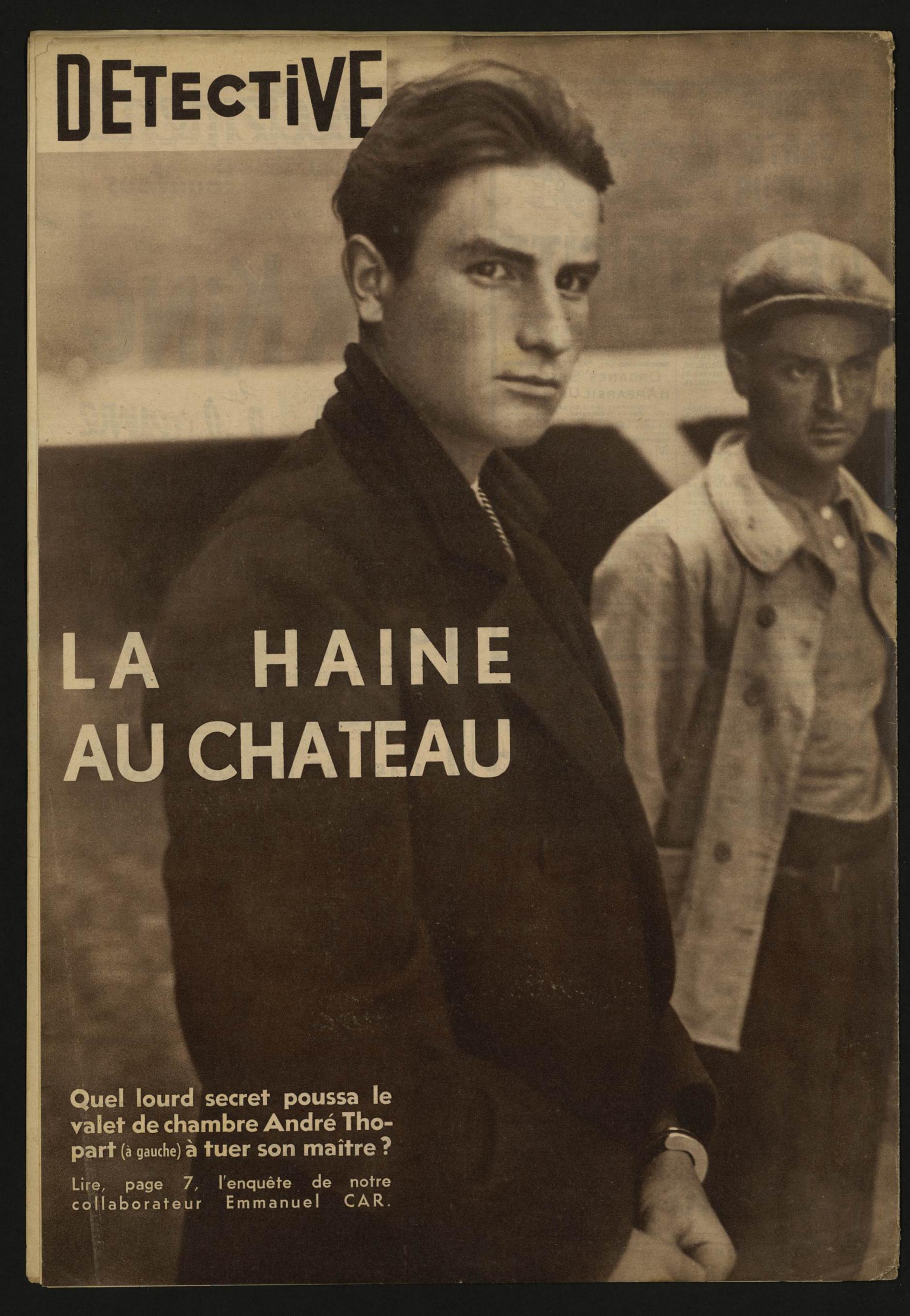
Ce titre officiel qui lui est asséné, cet orchestre d'hallali où les journaux, la foule, l'avion, la T. S. F. (et bientôt la télévision) jouent chacun son implacable partie, font au bandit une auréole sentimentale bien usurpée... Après tout, c'est avant tout le plus âpre, le plus cynique, le plus féroce des hommes d'affaires du monde contemporain. Mais lui, s'il viole la loi, il accepte la lutte et cette lutte lui impose une autre loi : la sienne. Qui ne tolère aucune lâcheté, aucune défaillance, aucune distraction... Qui les fait payer de la vie même... Et qui exige de l'homme, une fois traqué, l'orgueil de son acharné désespoir, et une telle volonté de vaincre, — avec la certitude d'être vaincu : — Un ennemi public peut différer le jour de son exécution, non l'éluider...

Ce sont ces derniers jours d'un condamné, tissés de haine furieuse, d'amour obsédant et d'angoisse, que nous fait vivre ce roman sans éloquence, tout d'émotion et d'action directes... La chasse, la poursuite, les ruses, les coups durs traversés d'espoir, les tueries, les haltes fraternelles, l'encerclement, — la fin : un livre haletant...

Lisez

Ennemi Public

DETECTIVE



LA HAINE AU CHATEAU

Quel lourd secret poussa le valet de chambre André Thopart (à gauche) à tuer son maître ?

Lire, page 7, l'enquête de notre collaborateur Emmanuel CAR.